

Aube g^{énéalogie}

Bulletin du Centre généalogique de l'Aube

Janvier

Février

Mars

2016

n°77

Au sommaire

- ◆ Chansons et Poèmes
Grande Guerre :
Verdun
- ◆ Centième Anniversaire
Mort d'un Héros :
Lieutenant-Colonel DRIANT
- ◆ Les Résistants Auboïs :
Pierre MURARD
- ◆ Les Femmes dans la
Résistance
- ◆ Journal de Campagne
de Jules FROTTIER
- ◆ Histoire locale :
Les Magasins réunis
- ◆ Généalogie :
Georges-Henri MENUET
- ◆ Poème :
Et le Soleil s'en fout...
- ◆ Les vieux métiers



"Idylle" ou "La Pêche" 1872

Joseph-Marius RAMUS
(1805-1888)

Troyes - Place Foch

Photo : Christelle Delanoy

Centre g^{énéalogie}
de l'Aube

Tarif 2016

(année civile : du 1/01/2016 au 31/12/2016)

Adhérents : abonnement

- Cotisation individuelle sans abonnement : 8 €

- Cotisation individuelle tarif préférentiel * : 32 €

** L'abonnement de 24 € est compris dans ce total.*

- Cotisation envoi bulletin par internet : 16 €

- Cotisation couple : 40 €

- Cotisation couple par internet : 24 €

y compris l'abonnement de la revue

- Abonnement seul tarif normal * : 35 €

** L'abonnement seul ne permet pas de participer aux activités de l'association ni d'acquiescer ses travaux.*

- Pour l'étranger, nous consulter

- Achat au numéro, franco : 10 €

- Achat au numéro, au local : 9 €

RENCONTRE AUBE / YONNE

samedi 28 mai 2016 à Saint-Julien-du-Sault

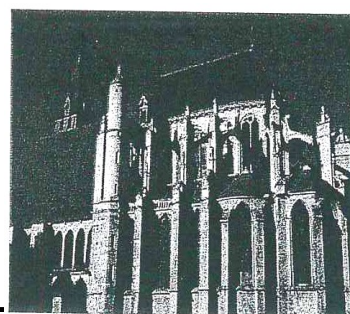
- Visite de la Collégiale, de la ville et du musée de St Julien du Sault
Rendez-vous sur le parking de la Liberté, rue de la Liberté (heure à préciser)
- Déjeuner pris au restaurant "Le Bouche à Oreille" faubourg St Laurent à Villeneuve-sur-Yonne
- Après-midi ateliers généalogiques jusqu'à 17 heures salle du restaurant

Menu : Kir de bienvenue et gâteaux apéritifs

Terrine de campagne du chef

Suprême de volaille cuit vapeur à la crème de chaource

Gâteau au chocolat et crème anglaise.



SOMMAIRE

Le mot du Président	3
Vie de l'Association :	4
Nouveaux adhérents	5
Chansons et Poèmes de la Grande Guerre : Verdun	6
Chroniques de la Grande Guerre : Journal de Campagne J. Frottier.....	7 à 13
Centième anniversaire Mort d'un Héros : Lieutenant-colonel DRIANT	14 à 21
Les Résistants aubois : Pierre MURARD	22 - 23
Les Femmes dans la Résistance	24 à 27
Histoire des Magasins Réunis	28 à 32
Les Vieux métiers « E »	33 à 35
Généalogie de Georges-Henri MENUUEL...	36 à 38
Lu pour Vous 4 ^{ème} trimestre 2015.....	39
Chaînon manquant	40
Poème : Et le Soleil s'en fout	40
Questions	41
Réponses	42



Bonjour à tous,

La généalogie sur internet avance. A la lecture des magazines spécialisés, le nombre d'actes relevés par les associations et mis à disposition sur leur site ou mis en ligne par les groupes professionnels, les municipalités, est impressionnant.

En ce qui nous concerne, pour notre part, nous allons bientôt, je l'espère dépasser le million d'actes.

Allez, je vous encourage à persévérer, nous vous avons facilité la saisie en simplifiant les relevés.

Un peu avant la fin de cette année, les actes récents jusqu'en 1915 et pour les communes de A à M seront en ligne sur le site des Archives départementales et Patrimoine de l'Aube

Le 23 avril 2016, se tiendra comme chaque année, l'Assemblée générale. Cette année vous allez devoir voter les nouveaux statuts de l'association, mais pour éviter une Assemblée générale extraordinaire, deux solutions s'imposent :

le renvoi obligatoire du pouvoir se trouvant sur la convocation que vous recevez par courrier ou de préférence, votre présence.

Nous serons heureux de vous accueillir très nombreux.

A bientôt

Paul Aveline A. 1824

VIE DE L'ASSOCIATION

CONSEIL D'ADMINISTRATION

BUREAU

Présidents d'honneur	M. Georges-Henri MENUET Mme Micheline MOREAU M. Marcel PAULIN M. Thierry MONDAN †
Membres d'honneur	M. François BAROIN M. Yves CHICOT
Président	M. Paul AVELINE
Vice-présidente	Mme Monique PAULET
Secrétaire	Mme Colette THOMMELIN-PROMPT
Rédaction de la revue	Mme Colette THOMMELIN-PROMPT
Trésorier	
Trésorier adjoint	M. Jocelyn DOREZ
Bibliothèque	Mme Elisabeth HUÉBER
Administrateurs	M. Pascal BARON M. Jean-Marc BOURBON Mme Véronique FREMIET-MATTEI M. Michel MOREAU Mme Josiane MORNAT M. Patrick RIDEY M. Pierre ROBERT M. Jean François THUILLER M. Alain VILLETORTE

Pour nous contacter

Adresse postale

131, Rue Etienne Pédron 10000 TROYES

Téléphone

03 25 42 52 78 ligne directe

Secrétariat lundi, jeudi, vendredi

de 9 h à 16 h

Tél 10 h à 11 h et de 13 h 30 à 16 h

Email : secretariat.cg-aube@sfr.fr

Bibliothèque

Permanence le mercredi après midi 14 h à 16 h 45

Vous pouvez aussi nous joindre sur notre

***site internet** : info@aube-genealogie.com*

BIBLIOTHEQUE

La bibliothèque du CGA est située dans notre local aux Archives Départementales de l'Aube. Les revues et livres peuvent être empruntés par tous nos adhérents.

REVUE

Notre revue a besoin de vous !

Envoyez-nous vos quartiers, tableaux de cousinages, répertoires des patronymes étudiés, livres de famille, histoires locales, faits divers, etc...

N'oubliez pas, d'indiquer vos sources, votre bibliographie.

Il est rappelé que les textes et les illustrations publiés engagent la responsabilité de leur auteur.

Les documents peuvent être envoyés sur clé USB au secrétariat du Centre Généalogique 131 rue Etienne Pédron, 10000 TROYES, sous la forme de fichiers, WORD (.doc), Gedcom pour vos quartiers, **accompagnés d'un support papier**, portant le nom du fichier correspondant à chaque article ainsi que votre nom et **votre numéro d'adhérent**. ET via internet à secretariat.cg-aube@sfr.fr

Cela nous permet de visualiser plus rapidement et de classer vos communications. **Mais si vous n'êtes pas informatisés, faites-nous parvenir vos articles, dactylographiés de préférence (photocopies de bonne qualité), manuscrits acceptés. (Pas de fichier PDF). Les photos en JPEG.**

Pensez à écrire tout nom propre en **CAPITALES SANS ABRÉVIATION**

Soyez aimables d'utiliser des polices de caractères standard (Times New Roman) et d'éviter les caractères de fantaisie et italiques.

Ne soyez pas déçus de ne pas voir paraître immédiatement vos envois : nous devons équilibrer les thèmes des rubriques et tenir compte de la mise en page.

Nous vous remercions de votre compréhension et de votre aide.

Notre site <http://www.aube-genealogie.com>

Nous suivre sur twitter : [@aube_genealogie](https://twitter.com/aube_genealogie)

Bulletin du Centre Généalogique de l'Aube

Publication trimestrielle éditée par le Centre Généalogique

Directeur de publication : Paul AVELINE

65 Avenue Major Général Vanier - 10000 TROYES

Imprimeur CAT'imprim 27 av. des Martyrs de la Résistance

10000 TROYES 03 25 80 07 15

Dépôt légal et de parution : Avril 2016

CPPAP : 0221 G 85201

Tirage 285 exemplaires - ISSN 1277-1058

GRAND DESTOCKAGE

**Anciens bulletins trimestriels
de l'association**

10 € les 4 au choix (plus frais port 2 €)

S'adresser au secrétariat

Permanence :

lundi, jeudi et vendredi

de 9 h à 12 h et de 14 h à 16 h 30

NOUVEAUX ADHÉRENTS

A.2855 – Monsieur Christian MACHINAL

16 Route de Miossens
64450 – AURIAC

christian64m@hotmail.fr

A.2856 - Monsieur Jean DELEAU

2431 Route de L'Almanarre
83400 – HYÈRES

jeandeleau@free.fr

A.2857 – Madame Marie Christine GODEFERT

24 Rue Georges Pallain
45490 – GONDREVILLE

titinedetiti@orange.fr

A.2858 – Madame Magali VALENTIN

29, Rue du Docteur Roux
10410 – BAIRES

prmbri.valentin@orange.fr

A.2859 – Monsieur Jacques VELLUT

26, Rue Jean Jaurès
10410 – SAINT PARRES AUX TERTRES

jacques.vellut@freesbee.fr

A.2860 - Monsieur Bernard LUGAN

282, Avenue d'Argenteuil
92600 - ASNIÈRES

ber.lug@orange.fr

A.2861 – Monsieur Jean-François COUSIN

6, Rue des sources
10150 – CHARMONT SOUS BARBUISE

jeanfrancoiscousin@hotmail.fr

CHANGEMENT D'ADRESSE

A.2818 – Monsieur Louis DROUOT

4, Rue du peintre Sisley
77250 – MORET SUR LOING

DECES d'Odette Mathilde Charlotte MAJERUS épouse HAMPE

Dans notre bulletin n°68 du 4^{ème} trimestre 2013,
Mme Colette CORDEBAR nous avait retracé la vie de
Madame Odette HAMPE
dans le cadre des articles sur les centenaires.

Nous avons eu la tristesse d'apprendre son décès le 17 janvier 2016
alors qu'elle aurait dû avoir 103 ans cette année.

Malgré la disparition de son mari en 1989, Odette était restée à son domicile jusqu'en 2009, date à laquelle elle était entrée à la maison de retraite de Piney. Elle aimait toujours lire son journal et faire des mots mêlés. Il y a peu de temps, elle jouait encore aux cartes avec ses enfants. Nous nous associons à la peine de sa famille.

BIBLIOTHÈQUE

*Toutes les revues sont consultables à notre local
et peuvent être empruntées*
(Sauf le Roserot et le dictionnaire
à consulter sur place)*

***Possibilité de photocopie d'un article 0,80 €
la feuille + enveloppe timbrée pour le retour.**

Consignes concernant les photocopies demandées par courrier

Pour les adhérents : 3 actes par mois

Votre demande devra être accompagnée d'une
enveloppe affranchie pour le retour et de votre
règlement par **CHÈQUE uniquement**, soit :

2,65 € pour 1 acte de mariage

2,00 € pour 1 acte de naissance ou de décès.

Les courriers sans règlement seront classés sans
suite. Merci de votre compréhension

CHANSONS ET POÈMES DE LA GRANDE GUERRE

Jeannine FINANCE A. 2091

VERDUN 21 février 1916

Guillaum', qui s'était promis
D'êtr' en quinz' jours à Paris,
Resta salement en panne,
Sur la Marne.
Il veut r'commencer l'affaire
Après vingt mois, le malin,
Et décide sans manière
De prendre Verdun. (bis)

Mais comme il se souvenait
D'son coup du quatorz' Juillet,
D'la façon dont on s'cramponne
En Argonne,
Il am'na des troup's en masse
Et des canons d'quatre cent vingt,
" Cett' fois, il faudra que j'passe,
Je vais predr' Verdun ! " (bis)

De manière que ses soldats
Soient bien prêts pour le combat,
Qu'ils avancent avec moins d'peine
Qu'en Lorraine,
Il les bourra de saucisses,
De café, de bière, de vin...
" Pour prix de mes sacrifices,
Vous prendrez Verdun ". (bis)

Quand tout fut prêt, subit'ment
Commença l' bombardement
L' plus terribl' de la campagne,
Mieux qu' Champagne !
Il prit un fort et bien vite,
Pour fair' marcher son emprunt,
Il télégraphia de suite :
" Nous tenons Verdun ! " (bis)

Oui, mais le lend'main matin,
L'fort n'était plus dans ses mains,
Il vit ses soldats descendre
Mieux qu'en Flandre.
Pour baptiser sa conquête,
De Castelnau et Pétain
Lui montrèr'nt comment sont faites
Les dragées d'Verdun. (bis)

Et Guillaume essaie toujours,
A Saint-Mihiel, à Malancourt,
Mais vaincre la résistance
De la France,
La tâche est pour lui trop dure,
Il s'y cassera les reins,
Et il peut s'mettre la ceinture
Pour prendre Verdun (bis)



LE FORT DE DOUAUMONT

Construit entre 1885 et 1913, le fort de Douaumont est un des forts les plus puissants de la place de Verdun. Le fort occupé par une soixantaine de soldats français est **pris sans combat par les Allemands le 25 février 1916**, soit quatre jours après le début de la bataille de Verdun.

Il sera occupé pendant 8 mois par l'armée allemande, qui en fera un abri pour ses troupes et un point d'appui essentiel sur la rive droite de la Meuse pour poursuivre son offensive. Malgré plusieurs tentatives de reconquête, le fort sera seulement repris le 24 octobre 1916.

CHRONIQUE DE LA GRANDE GUERRE 1



Journal de campagne Période de 1915 à 1919

tenu par FROTTIER Jules (1877-1950)

Transmis par Colette HACHEN A.1492

Troisième carnet du 6 novembre 1915 au 30 mai 1916

Nous retrouvons Jules Frottier dans ce troisième carnet et le suivons dans les divers cantonnements où il a servi, non loin de Verdun. La vie y est rude, presque toujours sous une mitraille de plus en plus meurtrière alors qu'il faut aussi supporter la rigueur du climat meusien, la présence des souris et des rats. Les troupes françaises se préparent d'une façon très archaïque au début à se protéger des gaz asphyxiants. Jules et ses camarades infirmiers s'activent beaucoup à cette préparation. La première attaque allemande avec ces gaz occasionne au moins quarante morts.

Nous avons maintenant la certitude que Jules appartenait au 47ème Régiment d'Infanterie. Très souvent, il plaint "ces pauvres gars" qui ont perdu la vie sur ces champs de bataille. Certains n'auront même pas de sépulture décente. Impuissant, il assiste aussi très souvent aux souffrances affreuses endurées par les poilus blessés. Il s'indigne de l'attitude peu courageuse de certains de ses supérieurs, du gaspillage, d'un certain laisser aller et du manque d'anticipation de l'armée française. Il est outré de découvrir ce que touche un sous-lieutenant pour son premier mois de guerre.

Dans ce troisième carnet, on peut noter que Jules échappe à la mort à plusieurs reprises. Souvent il relate les combats aériens qui se déroulent au-dessus de lui.

Sa femme, sa fille Madeleine, sa petite usine de bonneterie occupent souvent ses pensées. Alors qu'il est parti se reposer à l'arrière, Jules retrouve avec beaucoup de bonheur sa femme et sa fille venues passer deux semaines en sa compagnie. Lorsque le séjour s'achève, la séparation est déchirante.

Charonnat Alain

Suite du n° 76

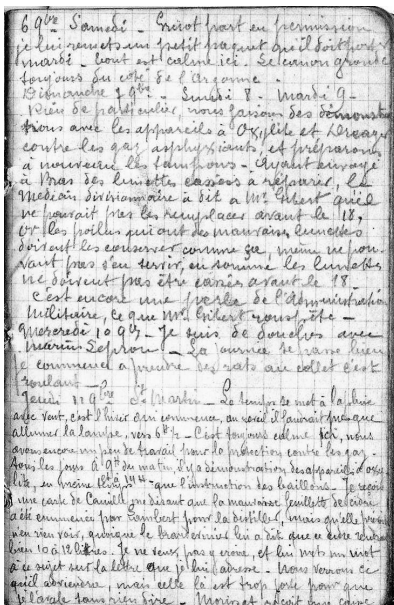
Samedi 6 novembre 1915 :

Gruot (?) part en permission, je lui remets un petit paquet qu'il doit porter mardi. Tout est calme ici. Le canon gronde toujours du côté de l'Argonne.

Dimanche 7, lundi 8, mardi 9 novembre :

Rien de particulier, nous faisons des démonstrations avec les appareils à oxylite et Dreager (?) contre les gaz asphyxiants et préparons à nouveau les tampons. Ayant envoyé à Bras des lunettes cassées à réparer,

le Médecin Divisionnaire a dit à M. Gibert qu'il ne pouvait pas les remplacer avant le 18, or les poilus qui ont des mauvaises lunettes doivent les conserver comme ça, même ne pouvant pas s'en servir, en somme les lunettes ne doivent pas être cassées avant le 18. C'est encore une perle de l'Administration Militaire, ce que M. Gibert rouspète !



taire, ce que M. Gibert rouspète !

Mercredi 10 novembre :

Je suis de douches avec Marius Leprou. La journée se passe bien. Je commence à prendre des rats au collet, c'est roulant. (?)

Jeudi 11 novembre : St Martin

Le temps se met à la pluie avec vent, c'est l'hiver qui commence. Au réveil il faudrait presque allumer la lampe, vers 6h 1/2. C'est toujours calme ici, nous avons encore un peu de travail pour la protection contre les gaz. Tous les jours, à 9h du matin et à 14h, il y a démonstration des appareils à oxylite, en même temps que l'instruction des baïllons. Je reçois une carte de Camille me disant que la mauvaise feuille de cidre a été emmenée par Lambert pour la distiller mais qu'elle prévoit n'en rien voir, quoique le brandevinier lui a dit que ce cidre rendrait bien 10 à 12 litres. Je ne veux pas y croire et lui mets un mot à ce sujet sur la lettre que je lui adresse. Nous verrons ce qu'il adviendra mais celle-là est trop forte pour que je l'avale sans rien dire. Morissat reçoit une caisse...

Les bouilleurs de cru apportent leur récolte fruitière, en pleine maturité et macérant au fond d'un tonneau, au brandevinier qui se chargera de cette étrange alchimie consistant à transformer les fruits gorgés de soleil et de sucre en une incolore et incroyable eau-de-vie qui s'écoule doucement du serpentin cuivré pour

s'échouer dans une bonbonne... à l'adresse de Mme Genoux de Charny. Il nous en fait profiter le soir et nous dînons bien. Après une « bête ombrée » s'engage et dure jusqu'à 10h 1/2, ce qui nous attire une sermonce du Caporal Caunes mais nous n'arrêtons pas pour si peu. Ce dernier se couche tous les jours à 8h et voudrait qu'à 9h tout le monde en fit autant.

(La « bête ombrée » est un jeu de cartes.)

Vendredi 12 novembre :

Temps de tempête, vent et pluie tombe toute la journée, ce qu'on s'ennuie, c'est incroyable et les pauvres poilus qui prennent 7h chacun de garde la nuit, qu'est-ce que ce doit être. Je reçois une lettre de M. Larouette qui naturellement me dit qu'il faut du courage et de la patience, ce n'est pas difficile à dire lorsqu'on est bien tranquille chez soi. Je serais comme tous ceux-là si j'avais le bonheur d'être près des miens. Les clients viennent toujours mais de la camelote, point. J'ai écrit ces temps derniers à Lamiable pour qu'il livre les 500 kilos qu'il m'a promis, mais il est muet, ne me répond pas. Les Boches tapent sérieusement sur nos tranchées et quelques obus arrivent même assez près du patelin. Nos 120 du bois des Fosses leur répondent, puis tout rentre dans le silence. Richard, de la 12^{ème}, vient nous faire la barbe.

Samedi 13 novembre :

Le mauvais temps continue, rien d'important à signaler.

Dimanche 14 novembre :

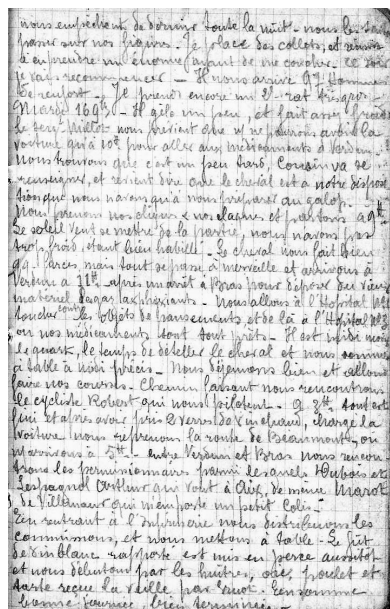
Il neige assez abondamment et fait très froid, un vilain temps d'hiver, d'un mois d'avance. Le bruit circule que les trois jeunes classes 99, 98, 97 sont levées au 2^{ème} bataillon du 47^{ème} à Pont à Mousson. Notre tour va peut-être arriver bientôt. Malgré le froid je vais prendre un bon bain et reviens déjeuner de bon appétit. Après midi, je fais la lessive.

Lundi 15 novembre :

La neige n'a pas fondu tout à fait, le vent souffle du sud-ouest, très froid. Après déjeuner, nous allons au bois des Fosses chercher notre chauffe doigts, je prends une onglée épatante. Le mauvais temps fait rentrer les rats et souris dans l'intérieur, ces sales bêtes nous empêchent de dormir toute la nuit. Nous les sentons passer sur nos figures. Je place des collets et réussis à en prendre un énorme avant d'aller me coucher. Ce soir, je vais recommencer. Il nous arrive 97 hommes de renfort. Je prends encore un 2^{ème} rat très gros.

Mardi 16 novembre :

Il gèle un peu et fait assez froid. Le sergent Millot nous prévient que nous ne pourrions avoir la voiture qu'à 10h pour aller aux médicaments à Verdun. Nous trouvons que c'est un peu tard, Cousin va se renseigner et revient dire que le cheval est à notre disposition, que nous n'avons qu'à nous préparer au galop. Nous prenons nos cliques et nos claques et partons à



9h. Le soleil veut se mettre de la partie, nous n'avons pas trop froid, étant bien habillés. Le cheval nous fait bien quelques farces mais tout se passe à merveille et arrivons à Verdun à 11h. Après un arrêt à Bras pour déposer du vieux matériel contre les gaz asphyxiants, nous allons à l'hôpital n° 3 où nos médicaments sont tout

prêts. Il est midi moins le quart, le temps de dételé le cheval et nous sommes à table à midi précis. Nous déjeunons bien et allons faire nos courses. Chemin faisant, nous rencontrons le cycliste Robert qui nous pilote. A 3h, tout est fini et après avoir pris deux verres de vin chaud, chargé la voiture, nous reprenons la route de Beaumont où nous arrivons à 5h. Entre Verdun et Bras, nous rencontrons les permissionnaires parmi lesquels Dubois et Lespagnol Arthur qui vont à Aix, de même Marot de Villemaur qui m'emporte un petit colis. En rentrant à l'infirmerie, nous distribuons les commissions et nous mettons à table. Le fût de vin blanc rapporté est mis en perce aussitôt et nous débutions par les huîtres, oie, poulet et tarte reçus la veille par Gruot. En somme bonne journée, bien terminée.

Les commerçants de Verdun font des affaires d'or, c'est épatant à n'importe quel prix on achète, il y a toujours de l'argent dans la poche des poilus et cependant c'est cher. Je marchande des galoches pour M. Masson, 8F90, le double du temps de paix et tout dans les mêmes proportions.

Mercredi 17, jeudi 18 novembre :

Séance de chlore. Une petite chambre est aménagée dans la salle de la mairie très close. On met dans un récipient 1 kg de chlorate de chaux sur quoi l'on verse 600 g d'acide chlorhydrique. Dix poilus sont enfermés dans la salle avec leurs bâillons, ils supportent très bien le chlore qui se dégage. Impossible d'y tenir sans bâillon, on pleure, on tousse et il faut se sauver.

Vendredi 19, samedi 20 novembre :

Rien à signaler, ce jour je suis de douches avec Pierre et reçois une lettre de Camille. Ça va toujours chez nous mais Camille trouve le temps long. Elle m'apprend que Drot le contremaître de Gabut est mort. Pauvre garçon, bien gentil qui n'était pas vieux. Des journaux nous apprennent que la Serbie est presque complètement envahie. Ça va mal de ce côté, la Grèce ne veut pas marcher. Nous avons là-bas quelques troupes qui vont peut-être bien s'en tirer assez mal.

Dimanche 21 novembre :

Temps assez froid mais sec, le soleil se met de la partie et nous allons au bois des Fosses chercher notre chauffe doigts avec plaisir. Le canon gronde très fort du côté des Eparges.

Lundi 22 novembre :

Journée mouvementée, il a gelé cette nuit et comme le ciel est très pur, les aéros boches font leur apparition dès 8h du matin. Comme nous avons des travailleurs tout autour de Beaumont, les marmites rappellent drues. Nos pièces tirent sur les aéros mais toujours sans résultat. Les coquins reviennent plusieurs fois, rien ne les empêche. Vers midi ½, nous allons au bois des Fosses mais aussitôt arrivés, un aéro boche vient au-dessus de nous et les marmites tombent sur la route de Beaumont à Ornes, ou du moins c'est cette direction qui nous paraît. Les aéros vont et viennent et comme une pièce boche de la direction de Ville croise son tir avec l'autre, nous attendons prudemment que ce feu d'artifice se ralentisse. Les marmites qui tombent à la corne du bois des Fosses viennent de très loin et sont de gros calibre 210. La terre tremble sous nos pieds et nous voyons des énormes nuages de fumée noire s'élever à chaque coup. Cependant nous remontons la côte en nous abritant de temps à autre quand l'aéro qui règle le tir se trouve au-dessus de nous. Sur 35 marmites qui tombent et qui sont destinées à la pièce sur avion (?), 17 n'éclatent pas. Le reste de la journée se passe assez bien.

Mardi 23 novembre :

Avant notre réveil, les Boches tirent déjà sur les tranchées. Il gèle très fort et nous nous attendions encore à des visites d'aéro mais le brouillard très épais qui arrive nous libère de tout pour la journée. La veille un de nos aéros venu de Verdun se mitraille un peu avec un Boche mais en état d'infériorité sans doute, il rebrousse chemin, ce qui nous met en colère et reprend la route de Verdun.

Mercredi 24 novembre :

Journée de brouillard, les aéros sont obligés de rester aux hangars et tout est calme. J'ai un rhume de cerveau de 1er ordre, mon nez et mon oeil coulent dans discontinuer. Je me mets au lit de bonne heure et dors assez bien, ça me remet d'aplomb.

Jeudi 25 novembre :

Je suis de douches avec Morey. A 2h, le courrier m'apporte une carte de Camille qui me dit que la laine promise par Lamiabie va pourtant arriver mais que ce n'est pas épatant. Enfin 500 kg, ça fera tout de même quelque chose. Je vois rentrer Marot de perm, il me dit avoir été chez nous à l'heure du déjeuner et que tout va bien. Cornesse (?) rentre également et ramène avec lui 6 caisses d'instruments qui doivent servir à monter la musique du 47^{ème}. Vers 3h, nous entendons une sérieuse canonnade tout près d'ici, du côté de Samogneux, Consenvoye. Nos pièces répondent sérieuse-

ment aux Boches qui avaient attaqué. Les troupes cantonnées à Vacherauville sont alertées et toutes les dispositions sont prises pour parer à l'attaque si elle se produit mais au bout d'une heure, tout se calme.

Vendredi 26 novembre :

Nuit calme, au réveil, nous trouvons de la neige assez épaisse, il en tombe toute la journée. Départ des permissionnaires. Je donne une lettre à Bonnet Eugène. Nous apprenons que la canonnade d'hier était une attaque boche avec gaz asphyxiants et que c'est le 34^{ème} territorial qui a trinqué. On parle de 200 cas, dont une quarantaine de morts. Bras est encombré et Char-ton qui en arrive nous dit qu'il y a encore des décès à l'hôpital. Malgré tout, cette attaque n'a rien servi aux Boches, nos pièces ont fait des tirs de barrage qui ont arrêté l'ennemi et l'ont forcé à rester dans ses tranchées. (ce qui est terrible, c'est que nous ne leur rendons pas la pareille)

Samedi 27 novembre :

Il fait très froid, la température s'abaisse au moins à 7 ou 8 degrés. Les avions boches se montrent de bonne heure et malgré les tirs de barrage faits par nos pièces et mitrailleuses, rien ne les arrête. Nous voudrions toujours voir arriver les nôtres de Verdun, pour leur donner la chasse mais ils ont probablement peur de les déranger et les Boches sont bien tranquilles. Le tantôt, même manège, un de nos avions arrive mais quand les autres sont partis.

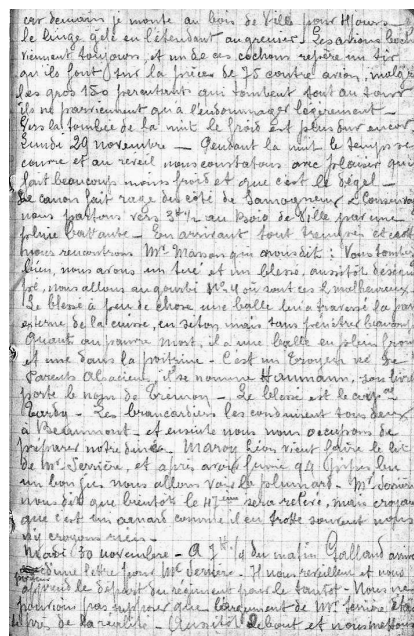
Dimanche 28 novembre :

Il fait de plus en plus froid, aujourd'hui c'est terrible, le vent pénètre dans la boîte et malgré le feu qui ronfle dur, on ne parvient pas à échauffer la pièce. Je suis obligé de faire ma lessive tout de même car demain je monte au bois de Ville pour 4 jours. Le linge gèle en l'étendant au grenier. Les avions boches viennent toujours et un de ces cochons repère un tir qu'ils font sur la pièce de 75 contre avion, malgré les gros 150 percutants qui tombent tout autour, ils ne parviennent

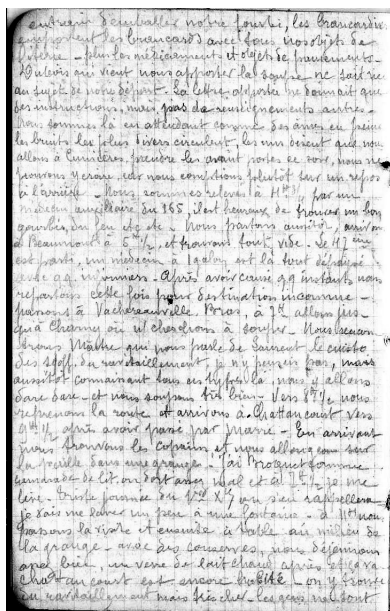
qu'à l'endommager légèrement. Vers la tombée de la nuit, le froid est plus dur encore.

Lundi 29 :

Pendant la nuit, le temps se couvre et au réveil, nous constatons avec plaisir qu'il fait beaucoup moins froid et que c'est le dégel. Le canon fait rage du côté de Samogneux et



Consenvoye. Nous partons vers 3h ½ au bois de Ville par une pluie battante. En arrivant tout trempés et crottés, nous rencontrons M. Masson qui nous dit : « Vous tombez bien, nous avons un tué et un blessé ». Aussitôt déséquipés, nous allons au gourbi n°4 où sont ces deux malheureux. Le blessé a peu de chose, une balle lui a traversé la partie externe



de la cuisse, en (?) mais sans pénétrer beaucoup. Quant au pauvre mort, il a une balle en plein front et une dans la poitrine. C'est un Troyen, né de parents alsaciens, il se nomme Haumann, son livret porte le nom de Trémon. Le blessé est le caporal Tardy. Les brancardiers les conduisent tous deux à Beaumont et ensuite nous nous occupons de préparer notre dîner. Maroy Léon vient faire le lit de M. Serrière et après avoir fumé quelques pipes, bu un bon jus, nous allons voir le plumard. M. Serrière nous dit que bientôt le 47^{ème} sera relevé mais croyons que c'est un arnard (?) comme il en trotte souvent, nous n'y croyons rien.

Mardi 30 novembre :

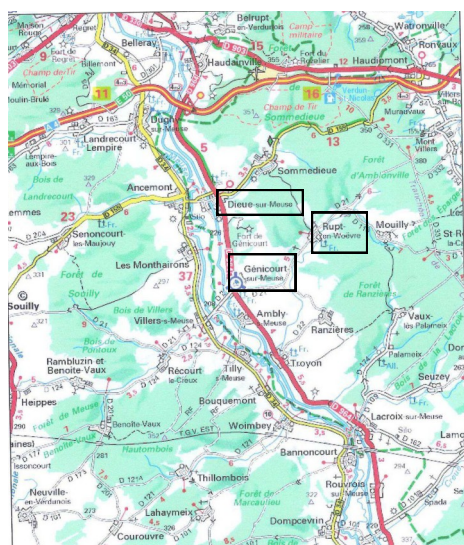
A 7h ¼ du matin, Galland arrive porteur d'une lettre pour M. Serrière. Il nous réveille et nous apprend le départ du régiment pour le tantôt. Nous ne pouvions pas supposer que l'argument de M. Serrière était si près de la réalité. Aussitôt debout et nous nous mettons en train d'emballer notre fourbi, les brancardiers emportent les brancards avec tous nos objets de literie plus les médicaments et objets de pansements. Dubois qui vient nous apporter la soupe ne sait rien au sujet de notre départ. La lettre apportée ne donnait que des instructions mais pas de renseignements autres. Nous sommes là en attendant comme des âmes en peine. Les bruits les plus divers circulent, les uns disent que nous allons à Cumières prendre les avant-postes ce soir, nous ne pouvons y croire car nous comptons plutôt sur un repos à l'arrière. Nous sommes relevés à 4h ¾ par un médecin auxiliaire du 165^{ème}, il est heureux de trouver un bon gourbi, du feu, etc... Nous partons aussitôt, arrivons à Beaumont à 5h ½ et trouvons tout vide. Le 47^{ème} est parti, un médecin à 1 gallon est là, tout dépaycé avec quelques infirmiers. Après avoir causé quelques instants, nous repartons cette fois pour destination inconnue, passons à Vacheauville, Bras, à 7h allons jusqu'à Charny où nous cherchons à souper. Nous rencontrons Maître qui nous parle de Laurent le cuistot des sous/off, du ravitaillement, je n'y pensais pas mais aussitôt, connaissant tous ces types-là, nous y allons dare-dare et nous sou-

pons très bien. Vers 8h ½, nous reprenons la route et arrivons à Chattancourt vers 9h ½, après avoir passé par Marre. En arrivant, nous trouvons les copains et nous allongeons sur la paille dans une grange. J'ai Broquet comme camarade de lit, on dort assez mal et à 7h ½, je me lève. Triste journée du 1er décembre, on s'en rappellera. Je vais me laver un peu à une fontaine. A 11h, nous passons la visite et ensuite à table au milieu de la grange avec des conserves, nous déjeunons assez bien, un verre de lait chaud après et ça va. Chattancourt est encore habité. On y trouve du ravitaillement mais très cher. Les gens ne sont guère complaisants, étant rebutés de voir des troupes. Le 34^{ème} cantonne ici en descendant des tranchées, il y a aussi le 365^{ème} d'active, ces deux régiments ont subi une attaque boche préparée par des gaz asphyxiants. Les deux régiments ont été surpris et la panique y aidant, ont subi de fortes pertes. Heureusement qu'un Boche s'était rendu la veille et avait dénoncé l'attaque qui se préparait sans cela les Boches auraient certainement réussi. On avait fait venir au galop de l'artillerie et celle-ci ayant déclenché une terrible canonnade, les Boches ont été forcés de rester dans leurs tranchées. Les médecins nous racontent l'effet des gaz, c'est terrible. Beaucoup sont morts sans avoir eu le temps de mettre leurs bâillons. D'autres qui les avaient mis, les ont retirés trop tôt car les sales Boches ont envoyé 3 vagues successives. Des pauvres malheureux qui paraissent n'être qu'incommodés meurent 3 ou 4 jours après et endurent des souffrances atroces. Cette journée du 27 nous a coûté au moins 100 morts et 200 ou 250 intoxiqués. Après avoir passé la journée tant bien que mal à traîner la boue, nous nous couchons de bonne heure et sommes prévenus de notre départ pour le lendemain matin.

Jeudi 2 décembre :

Je me lève d'assez bonne heure pour préparer mon fourbi et mettre mon sac à la voiture, bien m'en prit car quand les autres copains ont voulu faire comme moi, il était trop tard et il leur a fallu porter leur sac. Qu'est-ce qu'ils ont pris les pauvres !!! Nous partons de Chattancourt à 8h, venons à Bras en passant par Marre, Charny, arrivons vers 10h, par un temps affreux. Les camions nous attendent car ils doivent nous emmener, il paraît que nous allons à Dieue. Par la pluie nous prenons place dans les autos et arrivons (?) vers 12h. Passons à Verdun, arrivons à Dieue mais au lieu de s'y arrêter, nous passons et on nous arrête en face de Génicourt où nous pensons cantonner. En descendant la pluie redouble, nous faisons la pause en baissant la nuque puis les ordres arrivent et en route les deux bataillons.

Nous laissons Génicourt sur notre gauche, Troyon sur notre droite et marchons sur Rupt, la pluie tombe toujours, nous pataugeons dans 5cm de bouillie, rencontrons des troupes d'active qui sont comme dans un triste état. Nous serrons des pauvres poilus tout le long de la route, c'est lamentable et nous n'arrivons tou-



jours pas.
Tout le monde se plaint, rouspète, qu'adonc fait le pauvre 47^{ème} ?

Finalement et toujours par la pluie, nous atteignons Ranzières à la nuit où aucun cantonnement n'est préparé. C'est écœurant

de voir les pauvres territoriaux sous la pluie, attendre dans la rue leur emplacement et quel emplacement, ni feu, ni flammes pour se sécher. L'ordre arrive, le 1er bataillon monte aux avant-postes à 7h, c'est le bouquet, aller prendre des tranchées la nuit sans rien y connaître, et par un temps à ne pas y mettre un chien dehors, tout le monde est désolé. M. Dupont monte avec Herbert, ce pauvre ami n'en peut plus. Nous cassons une petite croûte et nous mettons en quête d'une place pour coucher. Nous dégotons un grenier où nous sommes à peu près au sec mais nous couchons sur le plancher. Nos couvertures assez sèches nous tiennent chaud, c'est dur, nous sommes tellement fatigués que nous dormons tout de même.

Vendredi 3 décembre :

Pluie continuelle, nous avons bien du mal à faire du feu, mais finalement parvenons tout de même et déjeunons encore assez bien. Toute la journée, nous trottons sous la pluie. Deuxième nuit sur le plancher, que c'est dur mon dieu ! Le matin, nous n'avons pas trop chaud mais enfin ça se tire.

Samedi 4 décembre :

Nous procédons petit à petit à notre installation, mais l'infirmerie du 120^{ème} que nous devons remplacer nous est soufflée par le 272^{ème} qui arrive. Toute la journée la pluie. Le soir nous avons cependant quelques mauvais lits pour nous reposer. Il paraît qu'ici tout le monde va monter aux tranchées mais M. Gibert fera tout son possible pour que le service marche ici comme à Beaumont. C'est ce que nous désirons tous.

Dimanche 5 décembre :

Journée à peu près belle, il ne pleut qu'à la nuit tombante. Tous les cantonnements sont déjà nettoyés, ce pauvre 47^{ème} arrive toujours pour ça. Quel travail, nous en faisons autant dans notre infirmerie, enlevons les toiles d'araignées, lavons les tables qui sont d'une saleté repoussante, installons notre cuisine, enfin ce soir on se sent déjà plus d'aplomb.

Lundi 6 décembre :

Je fais ma lessive par petits morceaux car il faut se

servir d'un tout petit seau mais un bon savonnage avec un peu de cristaux, un bon rinçage à l'eau claire, après ça fait du linge propre tout de même. Herbert descend du bois où il est remplacé par Large. Nous apprenons que les Boches ont fait sauter une mine du côté du 272^{ème} et 5 hommes de ce régiment ont été ensevelis or pour permettre aux nôtres de se porter à leur secours, l'artillerie fait un tir de barrage épataant.

Toutes les pièces qui sont sur notre droite tirent à la fois, c'est une belle canonnade qui nous donne l'impression d'être bien gardés par ici. Ça dure peut être une demi-heure sans interruption, quel vacarme et surtout où ça doit tomber. Nous touchons de la paille, une bonne quantité et faisons nos lits.

Cette fois, ça peut aller, nous sommes moins sur la terre.

Mardi 7 décembre :

Visite le matin à 8h/8h ¼, il n'y a presque pas de malades puisque le 1er bataillon est encore au bois où il vient de passer 7 jours. Il est relevé ce soir mais qu'est-ce qu'ils ont pris les pauvres poilus, depuis le 2 décembre, il pleut presque tous les jours, je crois que le service va s'organiser ici comme au bois de Ville. Un médecin montera seul avec un infirmier, c'est tout ce que nous demandons. Il paraît que le gourbi du bois est assez confortable. Bonnet rentre de permission, il a appris notre changement à Aix mais naturellement, ne s'attendait pas à venir prendre les avant-postes avec sa mitrailleuse au bois de Fées (?). Il me rapporte une paire de (?) montants, un beau saucisson et une serviette de toilette. Les chaussons me vont à la perfection et me tiennent bien chaud, je vais l'écrire aujourd'hui à ma chère petite femme. Le saucisson m'a bien régalé, j'en ai fait profiter un peu les copains pour leur petit déjeuner de ce matin, c'est-à-dire du mercredi 8 décembre. Pluie, vent de tempête toute la nuit. C'est M. Moreau qui monte avec Cony. Vidal qui avait eu la bonne idée de rapporter un traversin m'en donne la moitié, je le coupe, couds les bouts du sien et du mien et avec ça je vais être à la noce. Je n'ai pas couché sur de la plume depuis le mois de mars, ça sera bon. Quel nettoyage le 47^{ème} a fait depuis son arrivée, c'est incroyable, il faut voir les tas de fumier dans les rues et tout le reste. Herbert est en train de travailler à l'installation des douches. A Ranzières où quelques civils restent encore pour faire du commerce surtout, on trouve à peu près tout ce dont on a besoin mais par exemple il ne faut pas regarder au prix.

Ainsi ces jours derniers nous achetions du vin 1F20 le litre. Il faut reconnaître qu'il était bon et valait l'argent, le beurre 1F50 la demie-livre, une pelote de fil blanc 0F25 (ça j'en étais vert) car elle ne contenait rien. Heureusement pour nous, notre bataillon descend ce soir, car tous les matins ces pauvres Vidal et Char-ton étaient obligés d'aller au bois chercher nos vivres. Ça devient une vraie corvée, aller et retour 4h au moins. Il pleut toujours.

Jeudi 9 décembre :

Réveil à 6h ½, je veux laver mes galoches et les donner en réparation à Vallet car sans cela elles ne me feraient pas l'hiver. En plus je veux être prêt à l'heure juste car c'est M. Serrière qui passe la visite et je me doute qu'à 8h il sera là. Mes galoches sont très bien réparées, ça me coûte un litre. Vers 2h ½, le Colonel donne l'ordre sur une réclamation du St Lambert, à tous les infirmiers du bataillon qui est aux avant postes d'y monter. Nous voilà donc fixés, cette fois il faudra monter tous et tous les 8 jours. A 3h45, étant à l'infirmerie avec M. Gibert, le caporal Caunes, nous entendons le sifflement d'un gros obus puis aussitôt l'éclatement assez près de nous. Nous dressons l'oreille et nous entendons le second. M. Gibert nous montre le chemin et nous fait descendre à la cave qui sert d'abri. Alors la suite arrive, les obus se succèdent et quels morceaux 150 et 210. Peu de temps après les blessés arrivent, le 1^{er}, un artilleur qui a plus de peur que de mal, 4 chevaux sont tués à côté de lui, il a de la veine de s'en tirer comme ça.

Ensuite les blessés du 47^{ème} se réclament aux brancardiers. On nous amène Virey qui a la cuisse gauche broyée, (?) un éclat dans le dos, plusieurs autres sans gravité, malheureusement il n'en est pas de même pour tous car le sergent Barton (?) de la 3^{ème} est tué d'un éclat d'obus qui lui ouvre le thorax, le caporal fourrier Dubois de la 12^{ème} a la cuisse cassée, Forgeot le tambour de la 3^{ème} a la jambe fracturée également. Joujoux de la 3^{ème}, 2 balles dans l'abdomen et d'autres dans la fesse. Les autres sont moins graves. Il y a en tout 14, les brancardiers divisionnaires ont bien travaillé pendant le bombardement. Il y a encore le sergent major Bouloi qui en rentrant chez lui, reçut une balle de shrapnel dans la fesse, une marche montée en moins il la recevait dans le ventre. Le bombardement a duré 2h. Nous en sommes abrutis le reste de la soirée.

Samedi 11 décembre :

Nous sommes prévenus que les nôtres vont bombarder de 1h à 3h et que des tirs de représailles sont possibles. Le colonel nous fait rentrer dans les gourbis par précaution mais ça ne sert que d'exercice. Tant mieux. Depuis quelques jours nous avons 100 malades le matin à la visite pour notre bataillon.

Dimanche 12 décembre :

Même nombre de malades. La visite dure jusqu'à 11h ½ Il tombe de la neige l'après-midi. J'ai touché une belle peau de bique, ça tiendra chaud. Je reçois une lettre de Camille qui se désole depuis qu'elle sait que nous sommes changés de place. Je lui réponds aussitôt pour la rassurer. Elle me dit que notre petite Madeleine est toujours souffrante, ce qui n'est pas pour me rendre gai.

Lundi 13 décembre :

Réveil comme les jours précédents pour passer la visite à 8h. Il y a encore une centaine de malades dont 55

à la 4^{ème}. Le nombre grossissant des indisponibles a mis la puce à l'oreille du médecin divisionnaire Pichon qui rapplique ici au galop. C'est un monsieur très gentil et qui a l'air très intelligent, s'occupant de son affaire, il nous donne tous les renseignements possibles, on voit qu'il possède bien son service et qu'il sait l'organiser. Dans sa précédente visite, il nous avait parlé de l'attaque de Champagne à laquelle il avait participé. Les Boches y ont envoyé des quantités de gaz asphyxiants qui ont dû faire des victimes dans certains secteurs mais on en dit rien. C'est toujours pareil, les communiqués n'en disent mot. Le bruit court aujourd'hui que Forgeot de la 3^{ème}, blessé le 9, serait mort ainsi que Mécène (?) de la 2^{ème}. Ça demande confirmation. Nous avons tellement d'ouvrage en ce moment qu'il m'est presque impossible de faire ma lessive, malgré tout, je m'esquive l'après-midi et trouve le moyen de laver ma chemise et un mouchoir, demain je laverai mon maillot. C'est les bâillons à compléter qui nous prennent nos après-midis.

Mardi 14 décembre :

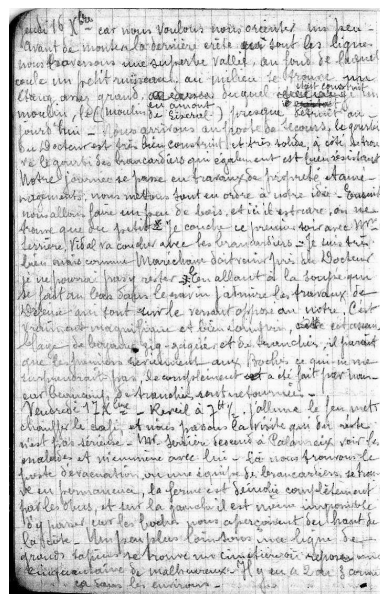
Journée assez calme, il fait froid et gèle assez fort. Nous finissons les bâillons et n'en sommes pas fâchés car demain il faudra se préparer à monter au bois.

Mercredi 15 décembre :

Il fait toujours assez froid, c'est une belle journée qui se prépare. Les malades sont moins nombreux, les avions viennent nous rendre visite, nous en avons 2 ou 3 qui survolent les lignes très longtemps et reçoivent beaucoup de marmites. Mais un Boche fait son apparition, on l'entend mitrailler un des nôtres qui est obligé d'atterrir du côté de Génicourt, nous le voyons descendre sans connaître le motif. Un aviateur a-t-il été touché ou l'avion lui-même ? Nos batteries font un tir de barrage à ce cochon de Boche qui retourne chez lui. Je touche une ceinture de flanelle, une paire de chaussettes et un caleçon. On confirme la mort de Forgeot, de Virey (3^{ème}), Mécène (2^{ème}), Joujoux (3^{ème}) s'en tirera.

Jeudi 16 décembre :

Réveil à 4h, nous devons partir à 5h ½, or je veux avoir tout le temps nécessaire pour me préparer, me laver comme d'habitude. J'aurai le temps de rester sale au bois de Fays si je ne puis me laver. Nous partons donc à l'heure dite, M. Serrière est prêt. Vidal ouvre la marche et nous conduit à travers champs pour gagner le bois, nous passons près des gourbis d'artillerie et des marins. Nous laissons Herbert



au poste des pionniers, Large à la Ferme de Palameix et nous allons Vidal et moi, avec le docteur au poste de secours des avant-postes. Nous arrivons à 7h ½ sans nous être pressés car nous voulons nous orienter un peu. Avant de monter la dernière crête où sont nos lignes, nous traversons une superbe vallée, au fond de laquelle coule un petit ruisseau, au milieu se trouve un étang assez grand, en amont duquel était construit un moulin (le moulin de Liseral) presque détruit aujourd'hui. Nous arrivons au poste de secours, le gourbi du docteur est très bien construit et très solide, à côté se trouve le gourbi des brancardiers qui également est bien résistant. Notre journée se passe en travaux de propreté et aménagements, nous mettons tout en ordre à notre idée. Ensuite nous allons faire un peu de bois et ici il est rare, on ne trouve que du petit. En allant à la soupe, qui se trouve au bas dans le ravin, j'admire les travaux de défense qui sont sur le versant opposé au nôtre. C'est vraiment magnifique et bien compris, cet assemblage de boyaux zigzagüés et de tranchées, il paraît que les premiers reviennent aux Boches, ce qui ne me surprendrait pas, le complément a été fait par nous car beaucoup de tranchées sont retournées. Je couche ce premier soir avec M. Serrière, Vidal va coucher avec les brancardiers. Je suis très bien mais comme Maréchaux doit venir près du docteur, je ne pourrai pas y rester.

Vendredi 17 décembre :

Réveil à 7h 1/2, j'allume le feu, mets chauffer le café et nous passons la visite qui du reste n'est pas sérieuse. M. Serrière descend à Palameix voir les malades et m'emmène avec lui. Là nous trouvons le poste d'évacuation où une équipe de brancardiers se trouve en permanence, la ferme est démolie complètement par les obus et sur la gauche, il est même impossible d'y passer car les Boches nous aperçoivent du haut de la côte. Un peu plus loin, sous une ligne de grands sapins, se trouve un cimetière où reposent une cinquantaine de malheureux. Il y en a 2 ou 3 comme ça dans les environs. Après la visite, nous remontons, je prends en passant un bidon d'eau à une très belle source qui coule abondamment dans le ravin et qui alimente le grand étang. Cette contrée doit être merveilleuse en été. Vidal a fait le ménage en notre absence et je redescends avec lui à la soupe. Je suis en subsistance à la popote des s/off et mange très bien. Le reste de la journée se passe au bricolage mais ici c'est la guerre, les fusils et les mitrailleuses

... et les mitrailleuses
crachent toute la journée et les canons aussi. Par ici, nous avons beaucoup d'artillerie. Vers 4h, Maréchaux arrive, or me voilà délogé, il faut coucher sur un brancard et j'ai réellement froid.

Samedi 18 décembre :

Je n'ai pas de mal à me lever car j'ai les pieds gelés, vivement que j'allume du feu pour me réchauffer. Nous entamons la conversation avec l'ami Maréchaux et quoique à voix basse, nous attirons sur nous les foudres de M. Serrière qui n'est pas prêt à se lever. Vidal arrive comme une bombe, alors c'est bien le reste. Nous avons l'impression qu'à présent nous sommes trop nombreux et qu'il va falloir déloger, 4 dans un petit coin comme ça, c'est trop, aussi je prends mes mesures pour me faire un lit et coucher près des brancardiers. Même vie que la veille, visite ici puis à Palameix mais c'est Vidal qui accompagne le médecin. En rentrant M. Serrière reçoit des ordres au sujet des appareils Vermorel, oxylite, cuve à eau hyposulfitee et le voilà absolument inabordable et énervé. C'est la pape-rasserie à outrance, il va faire un tour avec Dionnais aux tranchées car il veut le plan des ouvrages. Les travaux d'ici ne ressemblent en rien à ceux de bois la Ville, ce n'est que boyaux et postes d'écoute, nous avons aussi beaucoup de mitrailleuses, les travaux sont tellement compliqués qu'on s'y perd... notre artillerie exécute un tir sur les ouvrages boches pendant plusieurs heures, toutes les pièces tirent et ça cogne dur.

Dimanche 19 décembre :

Rien de particulier le matin mais le tantôt, les Boches nous rendent la pareille, ils font un bombardement en règle, les nôtres ne répondent presque pas. Nous mangeons tous les 4, le docteur, Maréchaux, Vidal et moi et en mettant nos popotes en commun, c'est parfait. Mon lit est terminé et avec une poignée de paille comme oreiller, je couche dans le gourbi des brancardiers où j'ai chaud et suis assez bien.

Lundi 20 décembre :

Toujours pareil, visite le matin, allons au bois après déjeuner et le tir d'artillerie continue. Nos pièces tirent de tous côtés mais les sales Boches ne se laissent pas faire et répondent par un tir très nourri, ils ont surtout leurs minenwerfer qui ont des éclatements terribles. Il faut avoir entendu ça pour s'en faire une idée.

A suivre

CENTIÈME ANNIVERSAIRE DE LA MORT D'UN HÉROS

LIEUTENANT-COLONEL DRIANT

Par Christelle DELANNOY - C.G.Aube



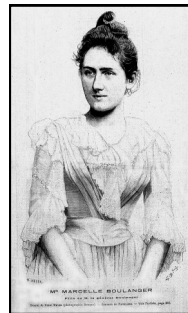
Le 22 février 1916, au bois des Caures, à 12 kilomètres au nord de Verdun, tombait glorieusement le lieutenant-colonel Driant. Comme sa mort, sa vie fut exemplaire. Et il y a un titre qui le rend cher aux cœurs des Troyens c'est celui de Commandant du 1^{er} Bataillon de Chasseurs à Pied. Le « Commandant Driant » vécut en effet six ans de 1899 à 1905 dans notre ville et laissa un souvenir inoubliable à ceux qui eurent l'honneur de le connaître.

SON HISTOIRE :

Emile, Augustin, Cyprien Driant naît le 11 septembre 1855 à Neufchâtel-sur-Aisne où son père était notaire et juge de paix. Elève au lycée de Reims, il obtient le premier prix d'histoire au Concours Général. Son père d'humeur peu querelleuse, rêvait de faire de son fils un magistrat comme lui, mais c'était sans compter sur son propre père qui était un fanatique du grand Empereur et ce fut celui-ci qui insuffla à son petit-fils l'amour de l'armée et de l'uniforme. Après avoir obtenu tout de même une licence ès-lettres et en droit, il intègre Saint-Cyr le 22 octobre 1875. Sorti 4^{ème} de sa promotion sur 345 en 1877, il entame une carrière militaire des plus méritantes : *« petit, mais solide, santé à toute épreuve, très actif et toujours prêt, monte fort bien à cheval et a un goût très prononcé pour l'équitation, très intelligent, a devant lui le plus bel avenir »* écrira un de ses supérieurs.

A sa sortie, son rang lui permettait de choisir l'Etat-major ou la Cavalerie mais le sous-lieutenant Driant choisit l'Infanterie et est affecté au 54^{ème} R.I. à Compiègne, où il effectue des travaux topographiques pour lesquels il reçoit une lettre de satisfaction et de félicitations du Ministre. Le 25 mars 1883 au vu de ses notes extraordinairement élogieuses, il est nommé lieutenant au 43^{ème} R.I., régiment désigné pour la Tunisie. En mai 1884, il devient officier d'ordonnance du Général Georges Boulanger, gouverneur général de Tunisie qui commandait la division d'occupation. Il reste au service du général pendant plusieurs années, le suit à Paris lorsque Georges Boulanger devient ministre de la Guerre en 1886 et le 8 juillet 1886 Driant est promu capitaine. En 1887, par ses réformes militaires et son attitude belliqueuse à l'égard de l'Allemagne, Boulanger devient très populaire mais le gouvernement Rouvier en prend ombrage et envoie le général prendre le commandement du 13^{ème} Corps d'Armée à Clermont. Le 29 octobre 1887, Driant épouse à Paris Marcelle

Boulanger, fille cadette du général.



Le 15 février 1888, Boulanger, mis en retrait d'emploi, doit se séparer de Driant. Celui-ci retourne au printemps en Tunisie au 4^{ème} Zouaves. Boulanger se lance alors dans la politique et inspire un vaste mouvement populaire qui met la République en péril. Accusé de complot, celui que l'on surnommait le « général Revanche » achève son

parcours par une chute à la mesure de sa popularité. Il fuira en Belgique et finira par se suicider en septembre 1891 au cimetière d'Ixelles, sur la tombe de sa maîtresse.

En 1892, le capitaine Driant, politiquement un peu suspect en raison de ses attaches familiales, prend 8 jours d'arrêts pour avoir défendu la mémoire de son beau-père dans le Figaro et est envoyé à la frontière algérienne commander une compagnie à Ain-Draham. Mais son colonel Jeannerod et tous ses chefs, qui apprécient sa valeur, l'appuient. Revenus à Tunis, les Driant font construire une maison en haut de la ville et ont une maison d'été à Carthage, sur les terrains du Cardinal Lavignerie qui estime le jeune ménage. Mais ayant demandé pour mieux « servir » son pays, un poste d'instructeur à Saint-Cyr, il l'obtient le 9 août et l'occupe 4 ans du 28 octobre 1892 au 12 novembre 1896. « L'idole du soldat », comme il est appelé, y laisse un souvenir inoubliable par son enseignement, son activité, son rayonnement et ses principes. Le général commandant l'école lui écrira : *« les 2000 jeunes gens, avec lesquels vous avez vécu, vont, pendant un quart de siècle, vous faire une réclame malgré vous qui portera ses fruits... Vos élèves vous ont édifié une petite notoriété uniquement due à leur admiration »*. Le 9 octobre 1896, il est nommé chef de bataillon et retourne à Tunis à son ancien régiment pour y occuper les fonctions de Major.



Les Driant habitent avec leurs deux enfants à Carthage à la villa Marie-Thérèse. Là encore, son passage laisse un souvenir inoubliable. Son colonel Cauchemez, à son départ, donne un ordre du jour des plus élogieux pour le « *collaborateur infatigable et l'ami sûr* ». Le 12 février 1899, le commandant Driant quitte la Tunisie, un peu déçu, parce qu'il espérait un bataillon de chasseurs, le 18^{ème} à Stenay, au lieu du 69^{ème} R.I. à Nancy, où l'envoie la décision ministérielle du 6 décembre 1898. Toutefois, le 28 avril 1899, le général de Monard, son ancien chef de Saint-Cyr, l'informe que le 19^{ème} Bataillon de Chasseurs va quitter Troyes et y être remplacé par le 1^{er}, dont le chef, le commandant de Villaret, est sur le point de passer colonel. Il va proposer pour ce poste le commandant Driant, si Troyes lui convient. Le rêve du commandant est devenu réalité et il reçoit le commandement du 1^{er} Bataillon de Chasseurs à pied de la caserne Beurnonville en juillet 1899.



Caserne Beurnonville 1er Bataillon de chasseurs à pied

Mais proposé sans interruption, durant 6 années, pour le grade de lieutenant-colonel, avec des notes de plus en plus élogieuses, il rencontre au Ministère un

barrage infranchissable : « *jamais le gendre de Boulanger ne dépassera le grade de chef de bataillon !* » A la fin de l'année 1905, le cœur serré, le commandant se résigne à renoncer à cette carrière embrassée avec enthousiasme, pour continuer par la plume et par l'action, la défense du pays et de l'armée à laquelle il s'est consacré. Il demande sa mise à la retraite à 50 ans et décide d'entrer en politique. Ses chroniques au journal « l'Eclair » sont appréciées pour leur virile éloquence. De divers côtés, on lui demande de poser sa candidature à la Chambre.

Entre les sièges offerts, il choisit Pontoise, et quitte donc Troyes début 1906. En 1910, son ancien chef, le général de Nonancourt, lui offre la candidature dans une circonscription de Nancy, siège autrefois occupé par Maurice Barrès.

Pendant sa courte présence à Paris, on lui devra toutefois la création de la Croix de Guerre, la loi en faveur des



veuves de guerre, l'organisation de la défense de la Lorraine et d'autres secteurs délaissés... En avril 1910, il est élu député et dès 1911, il expose à la tribune la défense des intérêts supérieurs de la Nation : « La Patrie avant le Parti ».

A la déclaration de la guerre, le commandant Driant demande à reprendre du service le 1^{er} août 1914, il a 59 ans. Bien que Foch, commandant le 20^{ème} Corps d'Armée, l'ait réclamé, le ministre de la guerre Messimy l'affecte à l'Etat-major de la garnison de Verdun le 14 août 1914. On lui confie alors les 56^{ème} et 59^{ème} Bataillons de Chasseurs à pied, formés de réservistes du Nord et de l'Est, forts de 2200 hommes dont une quarantaine d'officiers et quatre médecins, organisés en huit compagnies de combat et quatre pelotons de mitrailleuses.

Le 1^{er} septembre, au combat très dur de Gercourt, il marche en tête d'un de ses bataillons. Il est cité pour ce fait d'armes et promu officier de la Légion d'Honneur. Il est nommé lieutenant-colonel le 30 mai 1915 et durant l'automne, il organise les secteurs du bois d'Haumont et du bois des Caures.



Insigne du Régiment de DRIANT



Insoucieux de l'uniforme, DRIANT au Bois des Caures, distribue des récompenses à ses Chasseurs

C'est la vie des tranchées et son secteur est loin d'être de tout repos. Sans parler de plusieurs attaques partielles, il subit de violents bombardements, il écrira à un ami le 11 novembre 1915 : « *on vient de nous confier un nouveau bois, terrain inconnu, boches à bout portant comme dans l'autre, échange de coup de fusil et de canon toute la journée* ». Fin 1915, sans préjuger encore d'une attaque sur Verdun que l'on n'imaginait pas, Driant avait alarmé les élus, et même le Président de la République, sur la très grande insuffisance des moyens de défense de la zone. Le 1^{er} décembre, il en

faisait état auprès de la Commission de l'Armée de la Chambre. Galliéni, ministre de la guerre écrivait le 16 suivant à Joffre, qui prit mal la chose et ne sut pas trouver autre chose que d'offrir sa démission. A partir de janvier 1916, de nombreux indices annoncent pourtant une offensive prochaine de l'armée allemande.

Le 20 février 1916, à la veille du déclenchement de la bataille de Verdun, le lieutenant-colonel Driant adresse cette dernière lettre à sa femme :



« Je ne t'écis que quelques lignes hâtives, car je monte là-haut, encourager tout mon monde, voir les derniers préparatifs, l'ordre du général Bapst que je t'envoie, la visite de Joffre, hier, prouvent que l'heure est proche et au fond, j'éprouve une satisfaction à voir que je ne me suis pas trompé en

annonçant il y a un mois ce qui arrive, par l'ordre du bataillon que je t'ai envoyé.

A la grâce de Dieu ! Vois-tu, je ferai de mon mieux et je me sens très calme. J'ai toujours eu une telle chance que j'y crois encore pour cette fois.

Leur assaut peut avoir lieu cette nuit comme il peut encore reculer de plusieurs jours. Mais il est certain. Notre bois aura ses premières tranchées prises dès les premières minutes, car ils y emploieront flammes et gaz. Nous le savons, par un prisonnier de ce matin. Mes pauvres bataillons si épargnés jusqu'ici ! Enfin, eux aussi ont eu de la chance jusqu'à présent... Qui sait ! Mais comme on se sent peu de chose à ces heures là. »

Ainsi qu'à un ami :

« Ce soir je passe en revue tous ceux et toutes celles à qui je veux envoyer ma pensée avant l'assaut. Je parle de l'assaut ennemi que nous attendons de jour en jour et qui est certain maintenant, car le général J... est venu nous l'annoncer hier et nous dire qu'il comptait sur nous. Il peut y compter. Le Kronprinz qui a annoncé à ces quatre corps d'armée la prise de Verdun terminant la guerre, va savoir ce qu'il en coûte pour ne pas le prendre... »

Et il s'adresse à ses hommes :

« Mes petits chasseurs, vous voyez que je tiens la promesse que je vous avais faite d'être au milieu de vous à l'heure du danger. Cette heure est venue, et je crains qu'elle ne soit grave, très grave (...). Demain verra probablement se déclencher l'attaque allemande en masse ; nous devons donc être prêts à en recevoir le choc sans broncher, et à nous faire tuer sur place, plutôt que de reculer d'une semelle. Car il nous faudra tenir jusqu'au bout, pour donner au commandement le temps d'amener des renforts, le temps de sauver Verdun, le temps de sauver la France ! (...). Sachons tomber pour la France en dignes chasseurs face à l'ennemi. Quant à moi, vous avez ma parole :

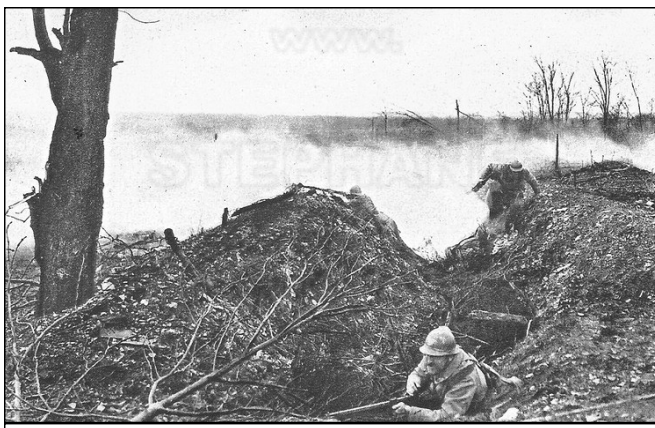
je me ferai tuer sur la brèche, mais je ne me rendrai pas ! »



DRIANT s'adressant à ses hommes

LA BATAILLE DE VERDUN LE BOIS DES CAURES

Le 21 février 1916, à l'aube, le temps est clair, l'atmosphère est sèche et froide. Vers 6h du matin, le lieutenant-colonel Driant confie son alliance à son secrétaire : *« Si je suis tué, vous irez la rapporter à madame Driant »* lui dit-il avec calme. Et vers 7h15, la 5^{ème} armée allemande déclenche un orage d'acier d'une puissance inouïe sur les positions de la Côte de Brabant, des bois d'Haumont, des Caures, de Ville et de l'Herbevois. Les tirs labourent la première et la deuxième ligne en même temps. Des obus à gaz explosent dans les ravins séparant le bois d'Haumont de Vacherauville. Au bois des Caures, c'est le 59^{ème} Bataillon de Chasseurs qui est en première ligne et de nombreux chasseurs périssent ensevelis par les bombardements. A la ferme de Mormont, le 56^{ème} se prépare à appuyer le 59 et vers 16h, le feu se reporte sur l'arrière, signe de l'assaut imminent. Les régiments du 18^{ème} Corps de l'armée allemande surgissent devant le bois des Caures et les bois voisins. Au bois d'Haumont, il ne reste rien des deux bataillons en ligne. L'ennemi occupe le terrain sans difficulté. Driant fait alors monter en ligne le 56^{ème} B.C.P au bois des Caures et reprend presque toutes les tranchées perdues à la nuit tombée.



Dans les tranchées bouleversées, les chasseurs de DRIANT résistent 2 jours

Mais il faut tenir et Driant réclame des renforts qui arrivent sous la neige et les obus allemands. En pleine nuit, l'artillerie allemande redouble de violence. Au matin, elle suspend son tir et l'infanterie attaque à nouveau. Lancée en masse, elle submerge les chasseurs. Le 59^{ème} B.C.P disparaît presque sur place. Le lieutenant-colonel Driant, un fusil à la main, se tient sur la ligne de repli avec les survivants de ses bataillons alors que l'ennemi enveloppe ses positions. Vers 16h, il décide le repli vers le sud-ouest, en direction de Beaumont. Les chasseurs partent en quatre colonnes.



Sur les 1800 chasseurs de DRIANT, 70 combattent encore

Une seule y parviendra à peu près intacte. Driant part dans les derniers, accompagné des sergents Coisne et Hacquin, sautant de trous d'obus en trou d'obus. Driant s'arrête pour faire un pansement provisoire à l'un de ses hommes, blessé au fond d'un entonnoir. Alors qu'il repartait et qu'il allait sauter dans un nouveau trou d'obus, une balle de mitrailleuse le frappe à la tempe. Driant est donc tombé sur le territoire de Beaumont-en-Verdunois.

Sur ses 1200 combattants, ayant contenu 2 jours l'avance allemande, permis aux renforts d'arriver et de protéger Verdun, il ne reste que 3 ou 4 officiers et une cinquantaine de chasseurs par bataillon. Le lieutenant-colonel Driant est inhumé par les Allemands à proximité du lieu de son trépas, alors que ses effets sont

retournés à sa veuve via la Suisse, par l'intermédiaire de la baronne Schrotter de Wiesbaden qui lui envoya une lettre de condoléances le 1^{er} mars 1916 : « mon fils, Lieutenant d'artillerie qui a combattu vis-à-vis de Monsieur votre

mari, me dit de vous écrire et de vous assurer que Monsieur Driant a été enterré avec tout respect, tous soins et que ses camarades ennemis lui ont creusé et orné un beau tombeau. Je me hâte de joindre l'assurance de ma profonde condoléance à celle de mon fils. Mon fils vous fait dire qu'on a trouvé chez Monsieur Driant un médaillon de trois petits cœurs qu'il portait au cou. On le tient à votre disposition. Si vous le voulez, je pourrais vous le faire parvenir par Madame la baronne de Glütz-Ruchte à Soleure, qui va avoir la bonté de vous envoyer ces lignes. Sur l'une des pièces de la chaîne est inscrit sur un fond d'or : « Souvenir de première communion de Marie-Thérèse ».

Monsieur Driant a été enterré tout prêt du commandant Renouard du même bataillon 57/59 chasseurs à pied, à la lisière de la forêt de Caures, entre Beaumont et Flabas. On va soigner le tombeau de sorte que vous le trouviez aux jours de Paix (...). Maurice Barrès citant cette lettre le 9 avril 1916 écrira : « Voici la lettre allemande qui clôt la vie d'un grand français ».

LA CONSTRUCTION DU MYTHE DRIANT

Le bruit de la mort du lieutenant-colonel Driant circule à Paris dès les 24 et 25 février. Son sacrifice est récupéré par la presse et les publications de la guerre, pour galvaniser les troupes. La Chambre des députés annonce officiellement sa mort et son éloge funèbre est prononcé le 7 avril par Paul Deschanel. Maurice Barrès, qui prit une part décisive dans la construction du « mythe Driant » écrit le 8 avril dans l'Echo de Paris : « le lieutenant-colonel Driant, député de Nancy, demeure allongé sur la terre lorraine, baignée de son sang. » Mais « il respire, il agit, il crée, il est l'exemple vivant » ajoute-t-il le lendemain. Avec la Ligue des Patriotes, il fait célébrer le 28 juin un service solennel à Notre-Dame-de-Paris présidé par le Cardinal Amette.



Après la Grande Guerre, le lieutenant-colonel Driant est élevé au rang de gloire nationale au même titre que les maréchaux Joffre et Foch. Le souvenir du lieutenant-colonel Driant est hautement maintenu au Musée des Chasseurs, Tombeau des Braves, qui est rattaché

© Ministère de la défense - Mémoire des Hommes
PARTIE À REMPLIR PAR LE CORPS.

Nom DRIANT
Prénoms Emile Augustin Eugène
Grade Lieutenant Colonel
Corps 50 B.C.P.
N° 1 au Corps. — Cl. 1
Matière. ? au Recrutement ?
Mort pour la France le : 22 février 1916
à Bois des Caures (Meuse)
Genre de mort Muri à l'ennemi
Né le 11 septembre 1855
à Neufchâteau Département Aisne
Arr. municipal (Paris et Lyon) : ?
à défaut rue et N° : ?

Jugement rendu le 28 septembre 1916
par le Tribunal de la Seine
à la suite du jugement transcrit le 10 novembre 1916
à Paris (16^e)
N° du registre d'état civil Non au Vues...

Cette partie n'est pas à remplir par le Corps.

314-708-1928. (20434)

au Service historique de l'armée de terre à Vincennes. L'histoire des tombes successives de Driant est compliquée, après son inhumation par les allemands sur le champ de bataille, ce n'est que le 9 août qu'il est exhumé, identifié et enseveli à la même place.



Le 9 octobre 1922, le corps de Driant est de nouveau exhumé en prévision de la translation dans le mausolée, sculpté par Grégoire Calvet et décidé par d'anciens combattants dont Castelnau, au bois des Caures à 200 mètres de son ancien poste de commandement. Celle-ci eut lieu le 21 octobre, veille de l'inauguration.

Chaque année, une cérémonie y est célébrée le 21 février, en souvenir de ses hommes tombés pour la défense de Verdun. La résistance héroïque de ses chasseurs est aussi l'illustration d'une bataille, où les hommes furent



opposés aux canons. 163000 français tués, 80% des pertes furent causées par des obus. Cette bataille accrédita l'idée que la guerre avait été gagnée par les simples soldats, en dehors du commandement et parfois contre celui-ci...

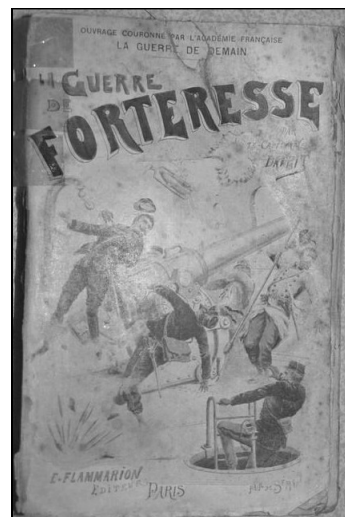


DRIANT : « CAPITAINE DANRIT »

Mais la mort du lieutenant-colonel Driant a un retentissement d'autant plus important que pour beaucoup, elle est celle du « capitaine Danrit », anagramme de son nom pour échapper à la censure de ses chefs, dont les ouvrages ont été la lecture de la jeunesse française

avant la Grande Guerre. La mort de l'écrivain a dépassé et magnifié celle du soldat.

Très tôt, encore en activité, Emile Driant s'est lancé dans la littérature. Il se spécialise dans le genre nouveau du roman d'anticipation dans lequel Jules Verne, le plus célèbre d'entre eux, avait ouvert la voie, et qui s'alimente des progrès que connaît l'époque (électricité, moteur à explosion, débuts de l'aviation...) Il aborde les thèmes militaires les plus divers en écrivant près de 30 romans en 25 ans, et le succès est au rendez-vous. Ses récits sont des romans d'aventures coloniales de la fin du 19^{ème} siècle, mais relu à travers la défaite de Sedan et l'expansionnisme français. La découverte du monde et de ses merveilles devient l'évocation de richesses à puiser ou de menaces à circonscrire. Les machines extraordinaires, qui permettaient chez Jules Verne de voyager à travers les airs et les mers, sont désormais avant tout des engins de guerre, pour détruire l'adversaire. Dans ses écrits, une vaste place est accordée à l'armée. Il affirme son goût des grands hommes et sa méfiance à l'égard des parlementaires. Son premier livre paraît en 1892, *la Guerre de forteresse*, qui met en avant la valeur stratégique des forts construits sur la frontière est de la France, forts qui préservent le pays d'une attaque surprise et qui, en résistant quelques jours, permettent aux armées françaises de se mobiliser et de rejoindre les frontières. Le fort de Liouville qu'il décrit dans son livre connaîtra effectivement le feu en septembre 1914.



Dans *l'Aviateur du Pacifique* écrit en 1910, il raconte l'histoire d'un génial inventeur français qui a inventé un aéronef au moteur polycarburant. Il décide de faire le tour du monde pour prouver aux nations industrialisées la fiabilité de son invention. Quand il arrive au-dessus du Pacifique du côté de Pearl Harbor attaqué, il ne peut prévenir les Etats-Unis par radio-télégraphie car les Japonais ont disposé dans le Pacifique une chaîne de chalutiers équi-



pés d'antennes destinées à brouiller les ondes radio. Prémonition ? C'était en 1910...

Le succès de ces ouvrages, illustrés le plus souvent par Paul de Sémant ou Georges Dutriac, est tel qu'ils sont remis lors des distributions des prix en fin d'année scolaire. En décembre 1915, il brigue même le siège d'Albert de Mun à l'Académie Française, ses nombreux écrits le justifiant totalement, mais sa mort fait avorter sa candidature qui aurait sans doute été assurée au printemps 1916.

DECORATIONS HONORIFIQUES FRANCAISES

Chevalier de l'Ordre de la Légion d'Honneur le 5 juillet 1893

Officier d'Académie le 1^{er} janvier 1889
Médaille d'Encouragement au Bien en 1895 et 1899

Officier de l'Ordre de la Légion d'Honneur le 20 novembre 1914
Croix de guerre 1914-1918



DECORATIONS HONORIFIQUES ETRANGERES

Commandeur du Nichan Iftikhar le 4 décembre 1884
Commandeur de l'Ordre de Saint-Stanislas de Russie Impériale

Chevalier de l'Ordre du Dragon d'Annam en 1886
Chevalier de l'Ordre de la Couronne d'Italie en 1886
Chevalier de l'Ordre de Simon Bolivar du Venezuela
Officier de l'Ordre de Saint-Alexandre de Bulgarie
Chevalier de l'Ordre Royal du Cambodge le 1^{er} janvier 1887

Officier de l'Ordre Royal du Cambodge le 14 juillet 1887

SON SEJOUR A TROYES 1899-1905

A son arrivée à Troyes, le commandant Driant entra en pourparlers avec Mr Ernest Toulouse pour louer ou acheter la maison que la mère de ce dernier allait quitter, 48 boulevard Gambetta. Ces pourparlers n'aboutirent pas et la famille

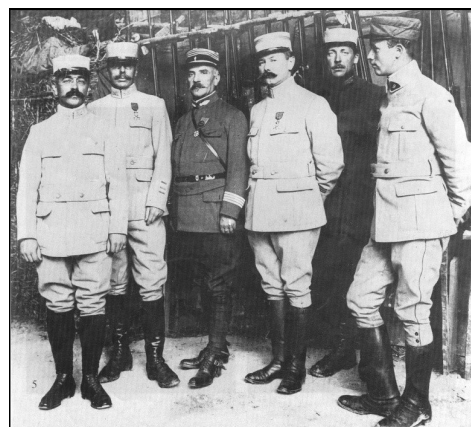
Driant s'installa 7 rue du Varveu, aujourd'hui rue Joseph-Alexandre Guivet,



derrière Saint-Pantaléon, tout près de la caserne Beurnonville des Chasseurs à Pied.

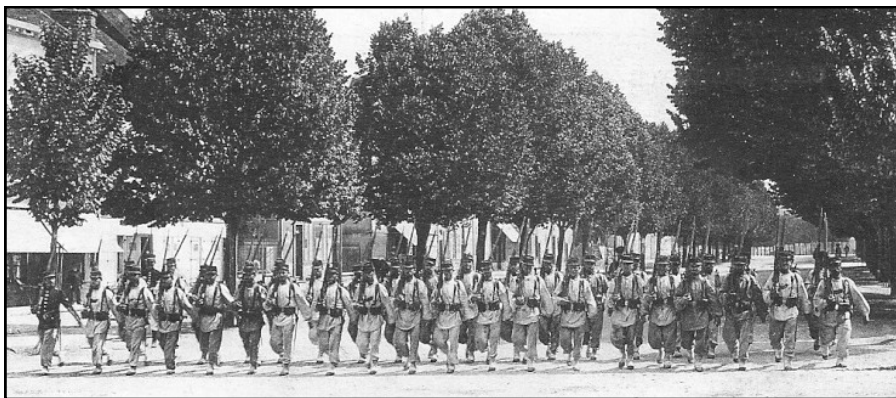
Les Driant avaient alors deux jeunes enfants, Marie-Thérèse née à Tunis le 22 août 1890, décédée le 11 janvier 1982 et Georges né à Saint-Cyr, décédé à Paris. Deux autres garçons naquirent à Troyes, Raoul né le 26 juillet 1899, décédé le 3 mars 1968 à Paris et Robert né le 29 août 1901, décédé le 27 avril 1989 à Paris. Le commandant Driant insuffla une éducation militaire à ses enfants et espère que ceux-ci embrasseraient une carrière, mais bien que deux de ses fils se soient engagés, malgré leur très jeune âge, durant la Grande Guerre, bien que l'un d'eux ait été reçu à Saint-Cyr en 1919, il n'y entra pas. Marie-Thérèse, Raoul et Robert ont assuré la descendance et le commandant a eu 9 petits-enfants dont 5 garçons, Gérard, Philippe, Régis, Emmanuel et Axel qui lui ont fait une douzaine d'arrière petits-enfants. Après leur départ en 1905, les années suivantes, le commandant reviendra en vacances familiales à Montreuil-sur-Barse et sera présent à Troyes à l'occasion des fêtes de Jeanne d'Arc le 17 mai 1908. Madame Driant est décédée le 10 janvier 1935 à Paris, 47 avenue Henri-Martin.

Même s'il n'est resté que 6 ans à Troyes, le commandant Driant aura marqué de son empreinte par la maîtrise de son commandement et fait du 1^{er} Bataillon le bataillon d'élite connu dans toute l'armée française sous le nom de « Bataillon Driant » très populaire en Champagne et « *qu'il aurait conduit au bout du monde* ». Au bout d'un mois de prise de contact avec ses officiers et ses hommes, le nouveau chef avait son bataillon dans la main.



A la fin de l'année 1899, Driant semble fixé à Troyes, il s'y plaît et il plaît beaucoup jusqu'à la municipalité et au « Petit Troyen », et est même admis au club aéronautique de l'Aube. Pourtant, vers la fin de l'année, il envisage de rejoindre au Transvaal le colonel de Villebois-Mareuil qui organise un corps de volontaires pour lutter avec les Boërs contre les Anglais. Le 29 décembre 1899, il écrit à ce sujet à leur ami commun, le colonel Monteil, et sa conclusion est celle que l'on peut attendre de lui : « *toute la question est là : serai-je utile ?* » Aucune suite ne fut donnée à ce projet et il se dépensa sans compter pour améliorer encore et l'instruction et le moral de son excellent bataillon. Driant obtint de celui-ci des records stupéfiants. Le 26 janvier 1903, il écrivait : « *mes chasseurs ont ahuri hier les attachés américains et suédois qui étaient ve-*

nus avec une autorisation du ministre voir une opération à balles. Se présentant magnifiquement, ils ont admirablement tiré et l'attaché américain m'a dit, réellement empoigné : « est-ce qu'ils sont tous comme ça ? »



Les chasseurs rentrant à la Caserne Beurnonville

« Tous, ai-je répondu sans hésiter... Ah les braves gens ! Et pas un trainard ! Quelle peine j'aurais à les quitter ! »

Conscient de leurs compétences, le 13 janvier 1901 le commissaire de police de Sainte-Savine demanda même au commandant Driant, un groupe de 20 hommes pour venir à bout d'un dangereux énergumène. Ce nommé Coquard, barricadé dans sa maison, mettait la gendarmerie en échec et avait déjà tué un homme et blessé plusieurs autres. Driant se rendit sur place et avança seul et sans armes pour sommer le criminel de se rendre. Coquard tira sur le commandant, le manqua et se suicida aussitôt après. Le ministre de l'Intérieur signala « la conduite courageuse dont M. le commandant Driant a fait preuve en ces circonstances ». Mais aucune réaction du Ministère de la guerre, toujours peu enclin aux félicitations à la faveur de Driant.

D'ailleurs celui-ci se sent soupçonné, dénoncé par des politiciens sectaires ou arrivistes. Un incident en est d'ailleurs la preuve, sur l'annonce d'une fête militaire donnée à la population de Bar-sur-Seine, un groupe antimilitariste fait apposer une affiche haineuse dont voici un extrait : « M. Driant, commandant le 1^{er} B.C.P, désirant ajouter une plume à son panache, espère vous amener son bataillon le 19... Après une pénible marche de 33 kilomètres, les 900 pauvres bougres, chasseurs et réservistes, vous offriront une superbe fête militaire ! Retraite militaire ! Concert militaire ! Bal militaire !!! Nous aurons, un jour prochain, l'occasion de vous démontrer l'inutilité de l'armée... Les jouets vivants d'un galonné en mal de réclame ! » La municipalité approuva la venue des chasseurs par 10 voix contre 3. Mais le Ministère de la guerre contremanda la fête projetée. Le maire protesta, il fut suspendu par le Ministère de l'Intérieur.

Suite à cela, Driant apprit que quelques fonctionnaires intriguaient pour obtenir le départ du bataillon et il écrivit au ministre : « ...Je ne puis accepter de voir le 1^{er} Bataillon participer à ma disgrâce, si disgrâce il y a... Des sous-officiers rengagés et mariés sont encore endettés pour le fait du changement brusque et sans indemnité imposé en 1899. Cinq officiers ont leurs enfants au Lycée de Troyes, deux y sont mariés, d'autres y ont leurs intérêts... J'ai donc l'honneur de demander respectueusement à M. le Ministre de la

guerre de me relever du commandement...et de m'envoyer où il voudra mais sans déplacer le 1^{er} Bataillon de Chasseurs ». Aucune suite ne fut donnée au projet de départ. Mais le commandant eut connaissance d'une fiche établie à

son insu par le ministre de la guerre le concernant, lui et son bataillon : « en dehors de 3 ou 4, les officiers de la garnison suivent tous la politique et la philosophie du commandant Driant-Boulanger, pour lequel il est grandement temps de prendre des mesures en vue de la politique générale du département ». En juin 1905, le journal « La Lanterne » signale même un « scandaleux abus de pouvoir, un attentat à la liberté de conscience », à propos de la fête de Sidi Brahimi, si chère au cœur des Chasseurs à pied. Le commandant Driant avait fait célébrer un service funèbre à la cathédrale de Troyes où l'évêque officiait. Aux demandes d'explications du ministre Berteaux, Driant répond en expliquant le caractère traditionnel de cette fête qui, dans toute l'armée, débute toujours par un service funèbre en l'honneur des morts. Et, à l'appui, il donne copie autographiée de ses instructions du 25 juin 1905 avec le programme ; poule à l'épée, banquet de compagnie, revue, etc... qui ne pouvait vraiment pas passer pour avoir revêtu un caractère religieux.

Mais à la suite de ces vexations, de l'injustice qui se continue à propos de son avancement, découragé il envoie sa demande de mise à la retraite. Une décision du 14 octobre 1905 au retour des manœuvres lui permet d'accéder à cette requête. C'est quelques semaines après, avant la fin de l'année, qu'il quitta son cher bataillon. La cérémonie eut lieu dans l'intimité militaire la plus complète. La revue d'adieu fut passée dans la cour du quartier, le commandant tenant à éviter toute occasion de manifestation publique. Après la revue, le bataillon aux accents de la Sidi Brahimi, défila une dernière fois devant son chef, puis les Chasseurs, remontant dans leurs chambrées, quittèrent leur équipement et redescendirent en tenue de dimanche. Le commandant passa dans les rangs, donna une poignée de mains à chacun de ses Chasseurs. Bien des yeux se mouillaient de larmes et le commandant, la gorge serrée par l'émotion, avait peine à murmurer de temps en temps le mot : « adieu » qui lui déchirait le cœur. Il n'oublia aucun soldat. Voici l'ordre du jour d'adieu :

« Je vous fais mes adieux le cœur serré ! J'avais espéré consacrer toute ma vie à une carrière, embrassée avec enthousiasme il y a trente ans, aimée passionnément jusqu'à la dernière heure ! Les événements ne l'ont pas permis... Par-dessus tout, aimez la Patrie et,

quelle que soit plus tard l'âpreté de vos luttes sociales, faites qu'elle n'ait jamais à souffrir de vos revendications comme citoyens ».

Des milliers de lettres lui parvinrent d'anciens ou d'amis troyens qui l'émurent jusqu'au fond de l'âme. Il ne fut pas oublié et dès le 7 mai 1919, Troyes donna à sa vieille rue du Beffroy le nom de rue du Colonel Driant, et à la rue du Maréchal Beurnonville le nom de rue du 1^{er} Bataillon de Chasseurs à pied.

Pour une vie si riche, rien de mieux que la citation faite par le Maréchal Foch le 25 septembre 1918 en tête du livre « l'épopée de Verdun » de Gaston Jolivet :

« Driant avait été un remarquable officier. Rendu à la vie civile et lancé dans la carrière politique, il montra ce qui fait la base d'une nature militaire d'élite : une âme de patriote. Aux épreuves de son pays, il répondit en reprenant l'épée. Aux épreuves de ses troupes, il préféra la mort. Il finit en soldat. N'est-ce pas là une vie et un exemple ? »

Chanson « LES CHASSEURS DE DRIANT » par Théodore Botrel

Ils étaient là deux bataillons
De fins chasseurs nerveux et prompts
Gîtés dans les taillis profonds
Et la broussaille,
Qui, sous les ordres de Driant,
Espéraient depuis plus d'un an
L'heure de bondir en avant,
Dans la bataille !
Un arrosage meurtrier
Décima le sombre hallier
Le vingt-et-un de février
Dix-neuf cent seize
Et l'obus, en passant, hurlait,
Et le sol tanguait et roulait,
Et le bois des Caures croulait
Dans la fournaise !
Le soir, enfin, comme des loups,
Les boches sortent de leurs trous
Et leur bande accourant vers nous
Est signalée
Et Driant leur cria de loin :
« Vivant, gueux, vous ne m'aurez point ! »
En s'élançant, fusil au poing,
Dans la mêlée !
Qu'ils sont beaux, les petits chasseurs !
C'est la phalange des meilleurs
Tireurs, grenadiers, mitrailleurs
Bientôt fauchée,
Qui, seule, tient tête aux loups gris
Sans nulle panique et sans cris...
N'ayant même plus ses abris
Dans la tranchée !
Hélas ! Hélas ! Le lendemain,
A la faveur d'un coup de main,

Le timbre Driant



émis en 1956 à l'occasion du 40^e anniversaire
des combats de février 1916, derrière lui, son P.C.

Sources : A.D. 5PL7, Collection personnelle Mr Bague, Revue CGA n°55, Google Images, Wikipédia, Site Mémoire des hommes, La Vie en Champagne n°132 mars 1965

L'ennemi barre le chemin
Là, sur la crête :
Driant – dernier se retirant –
Fut aussi stoïque, aussi grand
Que Ney, jadis, et que Raynal
Dans la retraite !
Un tel chef ne sait pas ramper
Et daigne à peine se courber :
Une balle s'en vint frapper
Sa tête altière.
Il se retourna, d'un effort,
« Adieu, mes gâs ! », dit-il encor...
Et -face au Boche- il roula mort
Dans la poussière !
Repose, fier et confiant :
La terre où tu dors. Ô Driant !
Vois, n'est déjà plus maintenant
Terre allemande !
Tes petits chasseurs (tes enfants)
Tes vengeurs, enfin triomphants,
Avec toi mort, entrent, vivants,
Dans la légende.



LES RÉSISTANTS AUBOIS

Par Christelle DELANNOY - C.G.AUBE

PIERRE MURARD

Lieutenant F.T.P (Francs-Tireurs et Partisans)

1923 - 1944



Pierre MURARD est né le 29 juin 1923 à Troyes de René Etienne, mécanicien et de Marguerite Fernande MONPERT. Brillant en études il se spécifie dans le dessin en architecture mais il est aussi extrêmement sportif.

1939, la guerre approche, au stade de l'Aube Michel Freud (agent 333), président de la société de natation des Mouettes à Troyes et secrétaire général de l'Association Sportive Troyes Sainte-Savine (A.S.T.S), équipe professionnelle de football de Troyes, fait connaissance d'un jeune homme qui très souvent va lui rendre visite lors d'entraînements. Ce jeune homme, Pierre Murard, issu d'une famille honorablement connue à Troyes dont le père est cadre à la mairie, va très rapidement nouer une amitié sincère avec Michel Freud.

La guerre est là lorsque Pierre Murard part pour la région parisienne afin de parfaire son éducation, à l'image de sa famille il est très patriote et ne supporte pas l'occupation nazie, ce qui l'amène très vite à militer dans les mouvements étudiants de la capitale s'organisant pour lutter contre l'occupant. Son courage, sa personnalité et son sens de l'organisation vont rapidement faire de lui un responsable de la résistance, d'abord sur Paris et sa région, puis dans l'Aube.

Michel Freud explique : « mes contacts avec le lieutenant Murard datent de novembre 1942. Il y avait de jeunes sportifs de l'ASTS et des Mouettes qui voulaient se soustraire au S.T.O. Nous avons donc cherché à leur procurer un abri, du travail, des faux papiers, sans savoir qu'il était un membre influent de la Résistance, je m'en remis donc à Murard, sportif fidèle au stade. Incidemment, il avait évoqué devant moi ce qu'il pouvait faire pour les aider. C'est comme cela que, pour moi comme pour ces sportifs, tout a commencé. »

En 1943, il sera nommé lieutenant par le commandement de la zone Nord résistante. Il semble, qu'il ait effectué fin 1943, un stage en Angleterre qui lui a valu de se voir confier d'énormes responsabilités dans le cadre du renseignement et de l'action. Il semble également, d'après certains renseignements émanant du haut niveau de C.D.L.L (Ceux De La Libération), qu'il aurait été très proche de Pierre Brossolette ayant ses parents à Loge Borgne, hameau de Chessy les Prés.

Bien que très pris à Paris, Pierre Murard s'attache à maintenir la liaison avec Michel Freud, qu'il sait maintenant responsable d'un réseau de résistance à Troyes, et ne manque pas, par l'intermédiaire de la Résistance Fer avec laquelle il est en contact étroit, de lui faire passer armes et explosifs.

Instigateur de plusieurs sabotages et d'actions antinazis sur la capitale et sa banlieue il devient le Lieutenant Pierre Murard ou aussi appelé agent spécial 604.

Après l'action sur Paris, traqué par la gestapo, il dut pour sauver son réseau, se replier début 1944 sur l'Aube, après avoir assuré le transport par la S.N.C.F résistante, de son armement et de ses équipements de Paris à Troyes, ce qui transforma le domicile familial Rue de la Basse Charme, en un véritable dépôt d'armes et munitions.

Pour le lieutenant Pierre Murard, pas de repos, malgré la fatigue due à un voyage de 200km à vélo, moyen de locomotion qu'il avait jugé le plus sûr pour échapper aux contrôles, il contacte dès son arrivée le commandement de la résistance auboise et se voit confier un poste à l'état-major, lui permettant de poursuivre sa mission de renseignement.

Il s'empresse aussitôt de prendre pour adjoint son ami Michel Freud, qu'il va charger de la mise en place d'un maquis en forêt des Bailly, afin d'intensifier la lutte contre l'ennemi dans cette région et de se tenir prêt pour le grand combat de la libération qui se prépare. Son frère Jean et sa sœur Josette entreront dans ce maquis.

Le Lieutenant Michel Freud disait de lui : « le Lieutenant Pierre Murard fut l'homme le plus extraordinaire que j'ai rencontré, il se dégageait de sa personne une expression de force exceptionnelle, très secret, il parlait peu et ne riait jamais, il semblait guidé par une force exceptionnelle, voir surnaturelle, avec lui j'aurais été au bout du monde. Je voudrais dire combien j'ai été fier de travailler et partager les peines d'un tel chef qui n'avait qu'un seul mot d'ordre : aller de l'avant et accomplir son devoir quoi qu'il en coûte, il dédaignait la peur et me l'a prouvé à maintes reprises. »

Le Lieutenant Pierre Murard réussira dans l'Aube plusieurs missions de renseignements au profit des alliés, notamment la transmission à Londres du plan des ins-

tallations de Spoy-Fravaux (radar de la Luftwaffe) et un détail de l'organisation ennemie à Troyes. Il prit part au grand combat de la Lisière-des-bois en forêt d'Othe le 20 juin 1944, à la tête des hommes il menait depuis plusieurs jours un combat difficile pour la libération de Troyes lorsque le 24 août à l'usine Valton, il tomba pour la France avec un des ses adjoints, André Petit.

La famille Murard, traquée par la gestapo, dut se réfugier dans la région de Villemoyenne, où ils apprirent le décès de leur fils et frère.

« Je pense que si Dieu et le destin cruel n'avaient enlevé Pierre lors des combats de la Libération de Troyes, toutes les qualités réunies en lui, auraient certainement donné, avec l'expérience de la longue nuit de l'occupation allemande, un homme d'envergure et de grand destin. Je voudrais dire aux futures générations, combien l'esprit de résistance nous animait, malgré notre jeunesse, nous poussant plus tard en 1944, vers des actions de guerre afin de libérer définitivement la France de l'occupant nazi. La soif d'action de Pierre Murard, aurait certainement eu une suite, soit au sein de la 2^{ème} D.B du Général Leclerc, soit au sein de la 1^{ère} Armée Française du Général de Lattre de Tassigny, car Pierre n'était pas un homme à s'arrêter en chemin, laissant aux autres le soin de conclure jusqu'à la victoire finale, Pierre ne voulait pas vivre sous le joug nazi, sans rien tenter. Il était un adepte prémonitoire des paroles prononcées par le regretté général De Guillebon, compagnon du Général Leclerc, à la fin de son allocution sur le parvis de l'Hôtel de Ville lors des cérémonies de la Libération de Paris :

les résistants unis aux soldats de la France libre, enseignent à ceux qui paraissent aujourd'hui blasés de la liberté, parce qu'ils n'en ont jamais été privés, que nous devons accepter le risque de mourir debout, pour éviter l'horreur de survivre à genoux. »

Jacques Fenouillère, ancien compagnon de résistance de Pierre Murard

Sources : A.D BP2958,

L'Est Eclair 1984 Mme Germaine FORME A1701

VI^e Région Militaire
F.F.I. de l'Aube
Commandement départemental

**Mémoire de proposition
pour une citation à l'ordre de l'Armée (Posthume)**

Nom - Murard
Prénom - Pierre
Pseudo - Agent 604
Grade - Lieutenant F.F.I.
Corps d'origine - F.T.P.F.
Décorations - Néant

- Motif de la proposition -

Ardent patriote qui malgré son jeune âge s'affilia officiellement à la résistance dès juillet 1943. Volontaire au groupe d'action immédiate où il se signala par sa bravoure dans les maintes missions périlleuses, notamment au cours des actions de sabotage de la machine de guerre ennemie. Se joignit au maquis de Saint-Mards-en-Othe. Dès le débarquement et se signala par son sang-froid et son esprit de décision au cours de l'attaque du maquis par les Allemands le 20 juin 1944. Il organisa ensuite le maquis du Vaudois qui harcela sans répit les Allemands et leurs agents de renseignements très actifs dans cette région. Il participa aux combats de la libération de Troyes. Il devait tomber pour la France le 26 août 1944 mortellement atteint par un tir.

Le lieutenant-colonel Alagiraude Montcalm
Commandeur de la Légion d'Honneur
Chef départemental des F.F.I. de l'Aube.

LES GARDES NATIONAUX DE L'AUBE sur SAINT OMER – Pas de Calais

par Bénédicte REIGNER-TROUDE A. 2124

† le 7.10.1809 à l'hôpital militaire

Edme Jean VILLAIN 28 ans o à Méry sur Seine, fusilier à la 1^{ère} compagnie, 1^{er} Bataillon de la Garde nationale de l'Aube.

Cause du † : fièvre adynamique maligne.

† le 6.11.1809 à l'hôpital militaire

Pierre GOUET, o à Montangon, Canton de Piney Aube, sergent à la 6^e compagnie, 1^{er} Bataillon de la Garde nationale de l'Aube.

† le 8.11.1809 à l'hôpital militaire

Jean Etienne VIOET, 26 ans o à Mesnil Saint Georges, Canton d'Ervy – Grenadier à la 1^{ère} compagnie, 1^{er} Bataillon de la Garde nationale de l'Aube.

Cause du † : fièvre catarrhale gastrique.

† le 15.11.1809 à l'hôpital militaire

Edme MOGUET 21 ans, o à Mesnil St Père – fusilier à la 7^{ème} compagnie, 1^{er} Bataillon de la Garde nationale de l'Aube,

Cause du † : fièvre atypique maligne.

† le 15.11.1809 à l'hôpital militaire

Jacques FRISON 25 ans, o à Mesnil Fouchard – fusilier à la 7^e compagnie, 1^{er} Bataillon de la Garde nationale de l'Aube,

Cause du † : fièvre catarrhale gastrique.

† le 25.11.1809 à l'hôpital militaire

Jean Baptiste Martin LYONNET 23 ans, o à Anjou Canton de Piney – caporal à la 8^e compagnie, 1^{er} Bataillon de la Garde nationale de l'Aube,

Cause du décès : fièvre catarrhale gastrique.

† le 27.11.1809 à l'hôpital militaire

Jean Baptiste LABOURÉE 25 ans, o à Brienne – fusilier à la 2^e compagnie – 1^{er} Bataillon de la Garde nationale de l'Aube,

Cause du † : fièvre catarrhale gastrique.

LES FEMMES DANS LA RÉSISTANCE

Par Christelle DELANNOY—CGAUBE

Il est courant de penser que la résistance est une affaire d'hommes puisque c'est une guerre, terrain qui échappe largement à la compétence des femmes. C'est bien, en effet, une guerre mais une guerre clandestine au cœur du dispositif de l'ennemi. Grâce aux médias et aux ouvrages qui ont popularisé certaines grandes résistantes, leur rôle a pu être mieux connu. Symbole de courage exceptionnel, les plus hautes distinctions de la République, bien méritées, les hissent au rang d'héroïnes nationales. Cependant, derrière ces grandes figures se cachent des milliers de femmes anonymes qui ont apporté leur aide à la libération de la France. « Faire de la résistance féminine un vaste service d'aide, depuis l'agent de liaison jusqu'à l'infirmière, c'est se tromper d'une guerre. Les résistantes furent les joueuses d'un terrible jeu, combattantes non parce qu'elles maniaient des armes (elles l'ont fait parfois) mais parce qu'elles étaient des volontaires d'une atroce agonie », cette citation de Malraux exprime en quelques lignes l'importance de la femme dans la résistance. Voici une liste exhaustive de ces femmes de l'ombre qui malheureusement nombre d'entre elles ont perdus la vie en déportation.



BERNARD Louise née THOMAS le 24 février 1910 à Estissac, arrêtée le 16 janvier 1943 pour son appartenance aux FTPF (Francs Tireurs et Partisans Français) déportée le 28 avril 1943 à Ravensbrück en Allemagne (matricule 19441), libérée par la Croix Rouge le 22 avril 1945

BIDAUT ou BIDAULT Céline Laurentine née COUCHE le 5 mars 1890 à Praslin, arrêtée le 29 avril 1944 à Villemorien pour actes de résistance, déportée le 18 juillet 1944 à Zwodau en République Tchèque, décédée le 15 mai 1945.

BIDAULT Huguette née ROUX le 23 mars 1921 à Arrelles, arrêtée le 30 avril 1944 pour avoir ravitaillé des résistants et pour appartenance aux FFI (Forces Françaises de l'Intérieur), déportée le 17 juillet 1944 à Ravensbrück (matricule 47379), libérée le 1^{er} mai 1945

BIDAULT Renée née le 17 mai 1924 à Villemorien, arrêtée le 30 avril 1944 à Villemorien pour hébergement de maquisards, déportée le 17 juillet 1944 à Neubrandebourg en Allemagne (matricule 47325), libérée le 1^{er} mai 1945

BILLAT Madeleine née le 9 juin 1927 à La Loge Pomblin, arrêtée le 25 mars 1944 à Bernon pour aide à la résistance (groupe Robert Massé), déportée le 10 août 1944 à Holleischen en République Tchèque (matricule 61465), libérée le 5 mai 1945

BLASQUES Paulette née FOURRIER le 11 septembre 1910 à Pont sur Seine, buraliste, a hébergé un prisonnier de guerre, résistante dans le groupe Libération Nord, arrêtée à Pont-sur-Seine le 21 février 1944 par la Feldgendarmarie de Romilly, torturée à la prison de Troyes puis à Fresnes, déportée au camp de Dachau en Allemagne le 15 juin 1944, libérée le 2 mai 1945

CANOT Andrée née le 19 août 1915 à Arcis sur Aube, arrêtée le 11 octobre 1943 à Chamoy sur dénonciation pour appartenance au Front national, déportée le 18 avril 1944 à Holleischen (matricule 35184), libérée le 5 mai 1945

CARSIGNOL Anne née GOURMAND, proche du BOA (Bureau des Opérations Aériennes) et de l'Armée secrète, a hébergé de nombreuses équipes de sabotage sur sa propriété du château de Polisy, transformée à l'été 1944 en hôpital clandestin pour les maquisards

CHANTIER Henriette Georgette née BELLEUVRE le 5 novembre 1919 à Payns, employée du café de Payns, arrêtée le 23 septembre 1943 à Payns pour son appartenance au groupe FTPF Alain, déportée le 22 avril 1944 à Ravensbrück (matricule 35176), libérée le 15 mai 1945 par les troupes russes

CHATON Paulette née AUBERT le 7 novembre 1912 à Bar le Duc (Meuse), ouvrière en bonneterie, arrêtée le 13 avril 1944 à Troyes pour avoir distribué

des tracts et avoir été agent de liaison pour l'organisation Schmidt, déportée le 14 juillet 1944 à Ravensbrück (matricule 44615), libérée le 2 mai 1945

COUILLARD Marguerite Louise Zelmire née PHILBERT le 17 septembre 1904 à Lavau, agricultrice à la Lisière des Bois hameau de Saint Mards en Othe, résistante au sein du BOA



COUTURIER Anne née CICHON

le 14 juin 1912 à Mosko (Pologne), arrêtée le 13 mai 1942 à Vendeuvre sur Barse pour détention d'armes, déportée le 24 juin 1942 à Ravensbrück, libérée par la Croix Rouge le 23 avril 1945

DEMANGE Marie Louise Emma née BELLER le 4 juin 1887 à Toul, arrêtée le 19 septembre 1942 à Chavanges pour actes de résistance, déportée en janvier 1943 à Bergen Belsen en Allemagne, gazée à Ravensbruck en mars 1945



DIÉ Rolande Jeanne dite Betty Dié née LABBE le 12 avril 1919 à Theil sur Vannes (Yonne), résistante au maquis de Saint Mards en Othe, a participé au combat du maquis le 20 juin 1944 et au groupe CDLL (Ceux De La Libération), Lieutenant FTPF

DISSERT Germaine Madeleine née THIERRY le 18 mars 1900 à Troyes, arrêtée le 25 septembre 1941 à Troyes pour correspondance avec les puissances étrangères et diffusion de nouvelles étrangères (Radio Londres), déportée le 8 décembre 1941 à Karlsruhe en Allemagne, décédée le 2 janvier 1944 à Paderborn en Allemagne

DUPONT Raymonde née le 24 mars 1919 à Bréviandes, résistante communiste, arrêtée le 5 mars 1942 à Sainte Savine, déportée le 25 juin 1942 à la forteresse de Breslau en Pologne, libérée par les troupes russes le 14 février 1945



FERROUILLE Louisa Juliette Maria née MONTJAUX le 12 janvier 1892 à Millau (Aveyron), maraîchère à Saint André les Vergers, arrêtée en février 1942 pour appartenance au Front national, déporté le 24 janvier 1945 à Mauthausen en Autriche, décédée le 17 mars 1945

FLAVIEN Marguerite née BUF-FARD le 20 juin 1912 à Gillois (Jura), professeur de philosophie au Lycée de jeunes filles (actuel Lycée de Marie de Champagne), arrêtée le 10 juin 1944 à Lyon pour idées politiques communistes, tor-



turée par Barbie à Montluc, décédée le 13 juin 1944 par défénéstration. **A Troyes, une avenue porte son nom, quartier Saint Martin.**

FOUQUERAY Fernande née JEUNE le 9 avril 1915 à Montgueux, arrêtée le 22 avril 1942 à Troyes, déportée le 23 novembre 1944 au camp de Struthof en territoire annexé, redevenu français, libérée

GAGON Odile née le 6 septembre 1917 à Villenaux la Grande, arrêtée le 4 avril 1944 à Bordeaux, déportée le 28 août 1944 à Dachau, décédée le 24 décembre 1944 à la prison de Melk en Basse Autriche

GERVAIS Viviane Emilie née CORMEUX le 26 décembre 1904 à Sainte Colombe sur Seine (Côte d'Or), commerçante, arrêtée le 5 mars 1942 à Sainte Savine pour son appartenance aux FTPF, déportée le 4 juin 1942 à Breslau, décédée le 10 mars 1944 à Breslau

GERVAISOT Simone née DENIS le 28 octobre 1902 à Thaon les Vosges, secrétaire, arrêtée le 11 janvier 1944 à Troyes pour son appartenance au CDLL, déportée le 12 avril 1944 à Leipzig en Allemagne (matricule 35213), libérée le 21 mai 1945

GOUJARD Marie Françoise Antoinette née DE-GUILLY le 1^{er} juillet 1912 à Jully sur Sarce, arrêtée le 13 octobre 1943, déportée à Mauthausen, libérée

GRAND Georgette Emilie née MOZELLE le 27 septembre 1896 à Verrières, arrêtée le 22 juillet 1942 à Saint Julien les Villas, déportée le 13 novembre 1942 à Ravensbrück (matricule 102423), décédée le 28 février 1945



GUNTZBURGER Hélène née BLUM le 19 août 1903 à Brumath (Bas-Rhin), arrêtée le 28 janvier 1944 à Sainte Savine pour activités anti-allemandes, déportée le 31 janvier 1944 à Auschwitz en Pologne, décédée le 8 février 1944

HAMET Marie née le 22 mars 1896 à Troyes, arrêtée le 23 juin 1943 à Lantages pour détention d'un dépôt d'armes et pour son appartenance aux FFI, déportée le 5 août 1943 à Jauer en Pologne, libérée le 23 mai 1945

HONORE Rose née GLAD le 1^{er} janvier 1917 à Farschiler (Moselle), arrêtée le 18 janvier 1943 à Troyes, déportée à Halberstadt en Allemagne, libérée

HUBERFELD Germaine Rose née PICARD le 4 mars 1904 à Pontarlier (Doubs), arrêtée le 27 janvier 1944 à Bar sur Aube pour appartenance au groupe Libération Nord, déportée le 10 février 1944 à Auschwitz, non rentrée

JAKUBOWICZ Hélène née le 8 février 1925, arrêtée le 22 juillet 1942 à Troyes, agent de liaison pour le parti communiste entre Paris et Troyes, déportée le 21

septembre 1942 à Auschwitz, non rentrée

JEANNY Andrée Léone Eugénie née BOIGE-GRAIN le 28 mai 1918 à Troyes, ouvrière textile (secrétaire de la CGT en 1937) et membre de l'UJFF (Union de jeunes filles de France) a diffusé des tracts signés « Les Comités féminins », dans le but de rallier les ménagères de l'Aube à la Résistance, internée politique, libérée

JEANSON Marceline Gabrielle née FRELIGER le 1^{er} novembre 1915 à Troyes, arrêtée le 4 mai 1944 à Troyes pour son appartenance au Réseau Jade, sous-lieutenant du groupe FFC, déportée le 17 août 1944 à Buchenwald en Allemagne, libérée le 15 mai 1945

JEGOU Anne Marie Madeleine née CHAMEROIS le 27 novembre 1895 à Bar sur Aube, déportée le 17 septembre 1942 à Ravensbrück, décédée le 3 mars 1945, « Mort pour la France » jugement du 4 novembre 1948 transcrit à Saint Parres les Vaudes

JOLY Georgette Marie née THOMAS le 9 décembre 1907 à Troyes, employée de bonneterie, arrêtée le 12 mai 1944 à Troyes pour avoir aidé un aviateur allié du réseau Shelburn et pour son appartenance aux FFC (sous-lieutenant), déportée le 30 mai 1944 à Ravensbrück, libérée le 25 mai 1945

JORANT Raymonde née CORNEUX le 24 mars 1919 à Bréviandes, arrêtée le 5 mars 1942 à Troyes pour appartenance aux FTPF, déportée le 28 juin 1942 à Breslau, libérée

KIRCHNER Mireille née JACQUARD le 5 avril 1914 à Arcis sur Aube, arrêtée le 22 juillet 1942 à Troyes pour propagande communiste, déportée le 4 décembre 1942 à Aichach en Allemagne, libérée le 23 mai 1945

LABLANCHE Blandine née CHOUGINE le 1^{er} juin 1924 à Le Girouard (Vendée), surveillante d'un établissement pénitentiaire à Troyes, arrêtée le 17 novembre 1941 pour opinions politiques, déportée le 16 août 1943 à Magdebourg en Allemagne, libérée le 12 avril 1945

LAURIER Paule née le 4 mars 1923 à Angers, arrêtée le 5 juillet 1943 pour appartenance au groupe RIF (Résistance Intérieure Française), déportée le 31 janvier 1944 à Holleischen, libérée

MASSON Emilienne née DEMANGE le 9 juin 1942 à Bar le Duc, arrêtée le 17 septembre 1942 à Troyes pour actes de résistance, déportée le 29 avril 1943 à Mauthausen, libérée le 6 mai 1945

MESSAIN Marcelle née le 13 mai 1911 à Petites-Loges (Marne), arrêtée le 15 janvier 1943 sur dénonciation de LEGUIS Jeannine qui a été condamné à 20 ans de travaux forcés, déportée le 18 avril 1944 à Holleischen, (matricule 35251), libérée le 22 mai 1945

MONCHECOURT Sophie Anna née STEFANSKI le 8 avril 1914, couturière, arrêtée le 28 avril 1944 à Villemorien pour son appartenance au groupe Montcalm, déportée le 17 juillet 1944 à Ravensbrück (matricule 47637), décédée le 10 avril 1945

MUSSATI Yvette née MOZET le 27 août 1919 à Romilly sur Seine, aiguillière, arrêtée le 16 mars 1944 à Troyes pour aide à résistants FFI, déportée le 10 août 1944 à Sarrebruck en Allemagne, libérée le 5 mai 1945

NIGOND Josette née RIPOLL le 22 août 1926 à Saint Mards en Othe, agent de liaison FTP du maquis de Saint Mards en Othe, Médaille de la Résistance le 23 octobre 1945



PARISE Suzanne née GAUVIN le 7 avril 1903 à Saint André les Vergers, arrêtée le 8 janvier 1942 à Troyes pour appartenance au Front national, déportée le 3 décembre 1942 à Jauer, libérée le 12 février 1945 par les troupes russes

PARISOT Eugénie née ZIMMERMANN le 15 juillet 1912 à Givrycourt (Moselle), déportée le 12 janvier 1944 à Schirmerck dans le Bas-Rhin, décédée le 3 février 1944

PARISOT Madeleine née PIERRON le 4 mars 1901 à la Chapelle Saint Luc, arrêtée le 7 août 1943 à Chap-pes pour appartenance au groupe Libération-Nord, déportée le 8 octobre 1943 à Jauer, libérée le 12 février 1945

PAVOILLE Marguerite née BOURGEOIS le 8 août 1894 à Troyes, bonnetière, arrêtée le 22 juillet 1942 pour propagande communiste et appartenance au Front national, déportée le 3 décembre 1942 à Jauer, évadée le 28 janvier 1945 lors de l'évacuation

PICARD Henriette née MATUCHET le 14 septembre 1900 à Recey sur Ource (Côte d'Or), arrêtée le 19 janvier 1944 à Marigny le Châtel pour son appartenance au groupe Libération Nord et pour hébergement de réfractaires, déportée le 17 avril 1944 à Holleischen, libérée le 24 mai 1945

RACHI Jacqueline née le 11 août 1914 à Dunkerque, agent de liaison, arrêtée le 7 janvier 1944, déportée le 7 mars 1944 à Auschwitz, libérée le 2 mai 1945

RENAUD Léa née SCHWARTZ le 11 juin 1911 à Rumilly les Vaudes, commerçante, arrêtée le 30 décembre 1943 pour appartenance aux FTPF, déportée le 17 avril 1944 à Holleischen (matricule 50750), libérée le 24 mai 1945

ROMAGON Mafalda née ZANIN le 19 septembre 1912 à Palazzolo Dello Stella (Italie), arrêtée le 23 juillet 1942 pour appartenance aux FFI, déportée le 4 mars 1943 à Jauer, évadée le 28 janvier 1945 lors de l'évacuation

SAIGNOUX Marcelle née le 13 mai 1911 à Toulon, commerçante foraine, arrêtée le 15 janvier 1944 à Troyes, agent de liaison pour le mouvement CDLL, déportée lieu et date inconnus, libérée

SCHMIDT Renée Paulette née VERRIER le 25 mars 1918 à Troyes, arrêtée le 15 avril 1944 à Troyes pour appartenance aux FTP, convoyeuse et agent de liaison et diffusion de tracts, déportée le 4 septembre 1944 à Ravensbrück (matricule 62930), décédée le 28 février 1945

SISTERNAS Juliette née le 17 août 1896 à Cofrentes (Espagne), arrêtée le 28 avril 1944 à Villemorien pour hébergement de résistants, déportée le 8 juillet 1944 à Ravensbrück, libérée le 1^{er} mai 1945

STEPHANE Charlotte Georgette née LOUIS le 24 octobre 1911 à Troyes, ménagère, arrêtée le 3 mars 1944 à Troyes pour son appartenance aux FTP, déportée le 18 juin 1944 à Ravensbrück (matricule 44660), gazée le 19 juin 1944, « Mort pour la France »

THIEBAULT Clémence née DURAND le 16 novembre 1909 à Amance, arrêtée le 13 septembre 1943 à Vendeuvre sur Barse pour outrage à l'armée allemande, déportée à Ravensbrück à une date inconnue, libérée le 11 mai 1945

VAN ROEY Jeanne née le 27 décembre 1900 à Paris, arrêtée le 1^{er} juin 1944 pour appartenance aux FFC, déportée le 15 août 1944 à Abteroda en Allemagne, libérée

WAUTERS Suzanne née GUENOT le 3 août 1906 à Troyes, secrétaire de Georges Wauters, son mari (haut responsable des réseaux Hector puis de Ceux de la libération), sous-lieutenant de la France Combattante, arrêtée le 29 décembre 1943 à Troyes, déportée le 19 juin 1944 à Schönefeld en Allemagne (matricule 44668), libérée le 23 avril 1945



Sources : A.D NA10140, 1J904, Google Images,



DUBAN Madeleine Eugénie née CAILLOT

Née le 9 juillet 1888 à Troyes, téléphoniste à l'Hôtel de Ville de Troyes.

Activités politiques :

A fait parti de la C.G.T. et a pris part à un voyage en Russie, déléguée par le syndicat du textile.

Activités résistantes : Membre du mouvement de Résistance *Libération-Nord*

Arrestation et Déportation :

Arrêtée le 12 juin 1944 pour avoir intercepté des appels arrivant à la mairie, Emprisonnée 15 jours à la prison Hennequin puis à Châlons sur Marne et Compiègne, Déportée par le convoi du 6 juillet 1944, parti de la gare de l'Est, Transférée le 25 juillet 1944 à Ravensbrück (matricule 47312), Décédée probablement en février 1945, Mort pour la France.

Transcription de son avis de décès établi par le Ministère des Anciens Combattants le 16 août 1947 sur les registres de Troyes

DEPARTEMENT : AUBE

STATISTIQUE DE LA DEPORTATION

NOM : DUBAN née CAILLOT (Madame Eugénie Caillot)

Prénoms : Madeleine

Date de naissance : 9.7.1888 à Troyes

Domicile actuel : 18 rue François Buisson Troyes

Profession au moment de l'arrestation :

Date et lieu d'arrestation : 12.6.1944 (56 ans)

Motif d'arrestation : soumission à l'ennemi - agent de liaison au téléphone Hôtel de Ville

Camps et prisons d'internement :

Date de départ en Déportation : 25.7.1944

Camps de concentration : Ravensbrück, décès au F.M.D. N° 47.312.

Revenu - non rentré * Décédée février 1945

Envoi de : Ministère des Anciens Combattants et Victimes de Guerre

Département : Direction Interdépartementale 57, Rue Emile Barin, NAN

Personnel : Octave Bousier

* Liste déportés Nouv. Acq. 40.193.

N° 71.

Décès de
Madame Eugénie
Caillot
âgée de 56 ans

Ministère des Anciens Combattants, Jan mil neuf cent quarante
cinq, en février est décédée « Mort pour la France » à Ravensbrück
(Allemagne) Madame Eugénie Caillot, née à Troyes. C.ub. e.
le 9 juillet mil huit cent quatre vingt huit domiciliée en dernier
lieu à Troyes 18 rue François Buisson fille de Emile Paulde et
Caillot et de Marie Boillault sans profession. Son
père, Pierre de Marcel Louis Duban, le présent acte dressé
par l'Officier de l'état civil au Ministère des Anciens Combattants
et Victimes de Guerre à Paris le douze août mil neuf cent quarante
sept sur la Base des éléments d'information figurant au dossier du
décédé qui nous a été remis le même jour l'Officier de l'état civil, signe
Pierre Vincent, transcrit à Troyes le seize août mil neuf cent quarante
sept à onze heures par nous Emile Boillault au Maire de Troyes.

4E 387 833

Sources : Nous remercions Mme Liliane Fournet A2240 - Mr Michel Colodi petit-fils de Mme Duban et Michel et Colette Sautot pour tous les documents fournis.
A.D. Aube 4 E 387 / 833



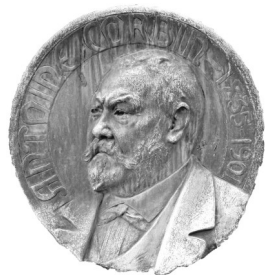
L'HISTOIRE DES MAGASINS RÉUNIS

Par Christelle DELANNOY - C.G.AUBE

Nancy est la ville d'origine de la maison des Magasins Réunis. La guerre de 1870 eut pour conséquence, du fait de l'annexion de l'Alsace et de la Lorraine après le traité de Francfort, une expansion économique très importante. Les Lorrains et les Alsaciens refusant l'annexion affluent à Nancy. Ce sont des gens jeunes et ceux qui ne le sont pas sont souvent des chefs d'entreprises dynamiques, des commerçants, mais aussi des artisans qui s'installent et créent de nouvelles activités permettant une extension très importante de la ville où de nouveaux quartiers se développent. Le grand bénéficiaire de cette crise de croissance fut le commerce. Un véritable boum. La ville devint également le centre d'une forte activité artistique qui renforça le courant Art nouveau. C'est dans ce contexte qu'Antoine Corbin, le fondateur, développa ses affaires qui, à partir de 1881, s'étendirent en Lorraine puis à Paris en passant par Troyes. De nouvelles implantations virent le jour à Lunéville, Toul, Pont-à-Mousson, Epinal, Charleville, Maubeuge, etc., et enfin à Troyes en 1894. La même année, le Bazar du Château d'Eau, à Paris, entra dans le giron de la famille Corbin et en 1919 le Magasin Général de Marseille. Le réseau commercial se complète encore avec l'acquisition de l'Economie Ménagère et du Grand Bazar de Paris qui permirent la création d'une maison d'achats. Ce phénoménal développement est tout à fait comparable, de nos jours, à celui des grandes surfaces.

Antoine Corbin, né à Nancy en 1835, a été un personnage clef du commerce de grande distribution en Lorraine. Il était camelot sur les marchés de la ville quand il ouvre un premier magasin sous la porte Saint-Nicolas à Nancy en 1856, pour fonder le bazar Saint-Nicolas.

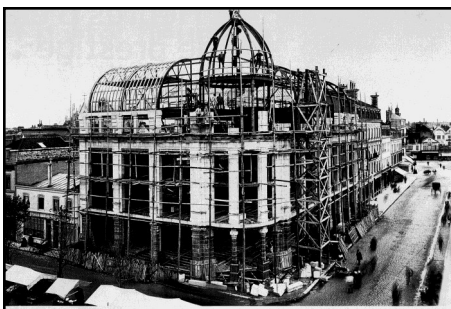
Il en vint rapidement à penser qu'il fallait mettre en relation directe la production et la consommation. Il inaugure une formule nouvelle encore très peu répandue : l'entrée libre dans le magasin. Le chaland pousse la porte sans contrainte d'achat. Il se promène, se réchauffe en hiver, contemple, découvre mille et un articles à prix fixe et étiquetés et rêve un peu. S'il ne peut acheter aujourd'hui, il achètera certainement demain. Ses trois grands principes étaient : tout sous la main, entrée libre, prix fixe. Jusque-là ils étaient annoncés vocalement, surévalués à la tête du client avant de faire l'objet d'un long marchandage. Quand, en 1894,



Troyes fut retenu pour la création d'un nouveau magasin, la direction de la société des Magasins Réunis de Nancy se mit à la recherche d'un emplacement disponible. Un commerce « A la ville de Saint-Quentin » propriété veuve Daloz, Lioter-Daloz chapelier, occupait une maison à l'angle de la place du marché couvert Saint-Rémy, inauguré en 1874 et de la rue de la République, percée en 1877. Cet emplacement fut retenu par les promoteurs de l'entreprise. Il avait beaucoup d'atouts. Situé dans cette partie de la ville que les travaux d'urbanisme avaient élevé au rang de centre commerçant et donnant de plain-pied sur le marché très fréquenté par la population troyenne, il devait trouver là, la clientèle que son importante surface lui permettait et une position centrale propre à lui assurer un rayonnement sur tout le commerce troyen. A partir de 1899, le tramway déversait par voitures entières les acheteurs venus des nouvelles banlieues. Grouper en un seul magasin une diversité de rayons et d'articles que seule la visite à plusieurs commerces pouvait réunir, tel était sa vocation et l'objectif que recherchaient ses administrateurs à l'image des nouvelles formes de vente des Grands Magasins de Paris. Ce bel immeuble est dû à l'architecte Louis Mony qui était également maire de Troyes, et fut président du Conseil Général et sénateur de l'Aube. C'est également lui qui avait travaillé sur le projet de l'immeuble abritant aujourd'hui le Café de Foy, ainsi que sur le chantier du château d'Essoyes lors de sa restauration. Sa construction a duré de 1894 à 1897.

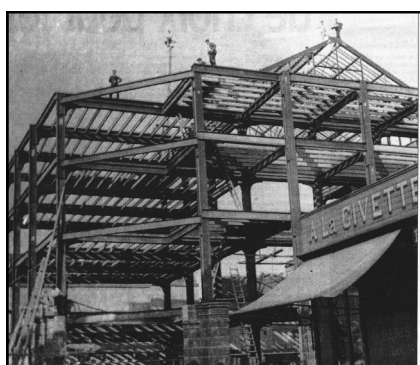
Il n'y eut pas d'inauguration officielle tellement Antoine Corbin était certain de sa réussite. Tout au long des travaux, un certain mystère avait été entretenu autour de cette entreprise nouvelle et la curiosité était grande. De la presse locale, seul l'Almanach du Petit Républicain fit paraître une réclame annonçant l'ouverture pour les Foires de Mars 1897, sous la raison sociale Bonbon et Corbin, Georges Bonbon (1847-1899) industriel bonnetier troyen installé rue Bégand, étant l'associé de Corbin. Mais tout n'était pas si simple et des polémiques prirent naissance, pendant sa construction, au sujet de l'évacuation des eaux usées. A

cette époque la ville faisait de gros efforts pour assainir le centre et le débat portait sur le manque de fosse d'aisance qu'un immeuble de cette importance se devait de posséder pour rece-

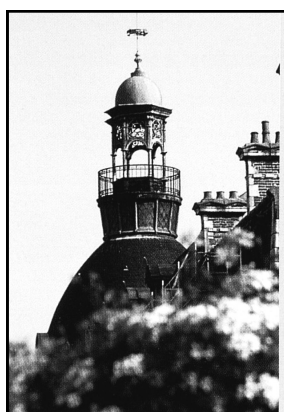


voir le public que l'on souhaitait très nombreux. Le terrain étant assez meuble et humide les caves furent rendues étanches de telle façon que les eaux ne s'infiltrèrent pas et ne viennent pas mouiller les sous-sols. Louis Mony était la cible de l'opposition qui ne manquait pas une occasion de mettre en difficulté la municipalité. C'est au cours du jugement d'un procès à l'encontre d'un particulier n'ayant pas respecté l'usage de la fosse d'aisance dans la construction de sa maison, qu'un avocat d'opposition mit en doute l'égal respect de la chose dans l'immeuble dont le maire était l'architecte. Louis Mony, après quelques hésitations, assura que le problème n'existait pas, que le magasin était pourvu des fosses d'aisances nécessaires et que les grincheux en étaient pour leurs frais. Au grand dépit de l'avocat mal renseigné. Pour un immeuble de cette importance on rechercha la meilleure qualité architecturale et sa construction à ossature métallique d'inspiration Gustave Eiffel permit de dresser une coupole vers le ciel.

Cette technique était pour la première fois employée à Troyes dans la construction d'un immeuble commercial, la pierre assurant l'élévation des murs de façade que de grandes baies éclairaient,

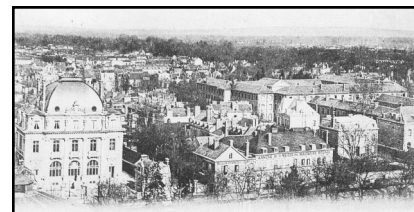


la hauteur de l'ensemble ménageant trois étages de commerce sur sous-sol et avec ascenseurs, plus un étage de bureaux et une réserve dans les combles. Il s'agissait bien de réaliser le Grand Magasin dont la capitale s'était déjà dotée dès le milieu du siècle, alignant les grands boulevards tracés sous l'impulsion de Haussmann et que les sociétés provinciales rêvaient de fonder à leur tour. La décoration ne fut pas négligée, d'autant que le magasin de Nancy avait reçu les soins des maîtres de l'Ecole de Nancy. Celui de notre ville ne pouvait être digne de la société des Magasins Réunis, que paré des mêmes attraits. Si bien que son décor intérieur était à la mesure de ses façades, statuaire, décors peints, comptoirs de chêne ciré et verrières lui donnant la parure des immeubles bourgeois fin de siècle.



A l'extérieur, la couverture ardoisée de l'édifice, percée d'œils-de-bœuf et surmontée d'une crête de faîtage, était dominée à l'angle par un dôme coiffé d'un lanternon couvert d'une demi-sphère dorée couronnée d'une rose des vents, deux grandes statues étaient perchées de chaque côté de la coupole. Elles symbolisaient les vertus à la gloire du grand commerce. Descendues de leur piédestal depuis de

nombreuses années, peut-être pour des raisons de sécurité, elles décorent maintenant le jardin d'une propriété de l'agglomération. Au-dessus de l'entrée principale était ornée l'inscription « Nancy-Paris », lieux d'implantation de la maison-mère, entourant les armes de la cité troyenne taillées dans la pierre. En 1898, l'aile en retour sur la rue Claude Huez fut prolongée de la longueur de deux baies. Peu après l'ouverture au public la nécessité d'augmenter la surface de vente apparut et l'acquisition de la maison Crussier contigüe le permit, mais avec une différence de niveau de sol qui se traduisait à l'intérieur du magasin par deux ou trois marches à franchir, l'extension se faisant sur une cour avec sortie par une porte charretière à deux battants rue Claude Huez et par une porte donnant accès à une ruelle qui aboutissait à la rue de l'Hôtel de Ville. La propriété couvre alors 1325m² et est estimé à 1,2 millions de francs en 1914, somme considérable pour l'époque. Dès 1896, Georges Bonbon acquiert pour 90000 francs une propriété de 818m² à l'angle du boulevard Gambetta et de la rue de la Paix. Ses deux corps de bâtiments à usage d'appartements pour le directeur, de magasins de réserve, de remises et d'écuries, ainsi que sa cour avec hangar et WC, deviennent l'Annexe de la Maison des Magasins Réunis.



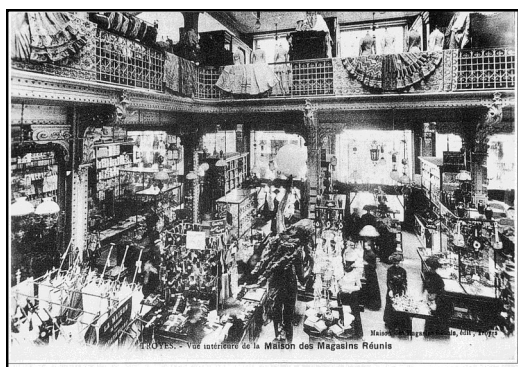
Malheureusement, un accident dramatique eut lieu sur le chantier d'agrandissement et vint troubler le déroulement des travaux. Le fils de Mr Julien Dauphin, futur directeur de l'établissement, passa à travers la grande verrière alors qu'il surveillait le chantier. Il s'écrasa sur les marches du grand escalier et fut relevé sans vie. L'émoi fut à la hauteur de l'accident. Tous les regards étaient portés vers cette réalisation qui promettait d'être grandiose. Ce devait être le plus important immeuble de commerce et les troyens n'en finissaient pas d'impatience. Cet accident jeta la consternation dans le public. La direction troyenne des Magasins Réunis n'en avait pas fini avec les difficultés. Vingt-deux mois après son ouverture, le 21 janvier 1899, un meurtre y fut perpétré à l'encontre de son gardien de nuit. Il bouleversa la ville et fit grand bruit. Un employé, Ernest Zengerlin, un jeune homme de 19 ans voulant dérober les trente mille francs du coffre-fort et pénétrant de nuit dans le magasin en cassant un carreau, asséna de violents coups de couteau sur la tête et le corps du malheureux Mr Godinot qui ne survécut pas à ses blessures. Depuis quelques mois, Zengerlin travaillait aux Magasins Réunis, au rayon des calicots. Cette nuit-là, il a choqué tout le monde au Café de l'Aube, en arrivant pâle, hagard et chancelant, buvant le verre de marc du voisin, présentant une coupure encore saignante au poignet et annonçant en tremblant qu'un crime venait d'être commis aux Magasins Réunis. L'enquête, rondement menée par le commissaire Delahaye aboutit à un procès en cour d'assises qui eut lieu le 24 mai 1899 et à la condamnation de

Zengerlin aux travaux forcés à perpétuité et envoyé à Cayenne. Pour autant, il nia toujours avoir tué le gardien.

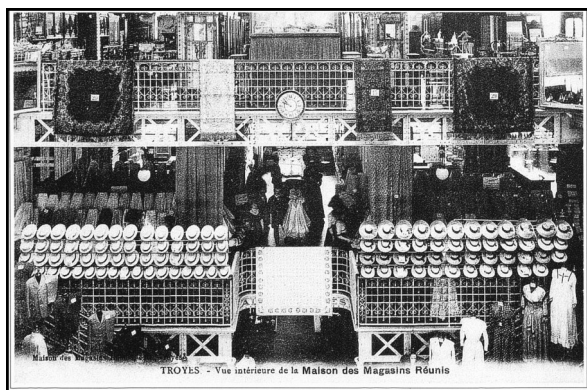


Le procès passé, le commerce reprit ses droits et le public put retrouver la liberté de circuler entre les rayons chargés

de produits si divers, quincaillerie, vaisselle, appareils photo, mercerie, meubles, outils, bicyclettes, objets de piété, bijouterie, linge, étoffes, et bien sûr la dernière mode vestimentaire et que l'on peut toucher sans que les vendeurs n'interviennent trop rapidement.



Les écoliers par bandes venaient y chercher le gros cahier de cent pages à 10 centimes. Les grands emportaient l'agenda-buvard à six sous. Grand bouleversement également, des bons étaient remis aux acheteurs au prorata de leurs achats, qui pouvaient être échangés ensuite, selon leur valeur pour des vases, des tableaux, etc... en somme l'ancêtre de la carte de fidélité de nos jours. L'abondance et le luxe à portée des yeux firent sensation et tous défilèrent dans ces Réunis qui bouleversaient les habitudes et inquiétaient les autres commerçants par leur dimension et l'attrait qu'ils suscitaient. Et depuis on allait aux Réunis comme on va maintenant dans certaines grandes surfaces autant pour voir que pour acheter. Ils étaient rapidement devenus le point de ralliement, on était sûr de trouver l'article recherché. Que des marchandises disponibles et aux meilleurs prix.



Les rayons étaient surchargés d'ombrelles, de chapeaux, de canotiers, de robes de dame déployées comme autant d'é-

ventails. Des mannequins formaient une haie d'honneur à chaque degré de l'escalier. Les étalages protégés par d'immenses toiles rayées servant de pare-soleil, débordaient jusque dans la rue de la République, casseroles, articles de ménage et d'entretien, pelles, balais. A l'extérieur, sur la place, à côté des forains sous leurs tentes blanches, des camelots profitaient de l'importante clientèle. Déployant leurs éventaires, les bonimenteurs accrochaient le chaland par leur bagou. Tout un petit monde vivait de cette présence et les boutiquiers de la rue de la République ne regrettaient plus son implantation. Mais les Réunis c'était surtout chaque année, six semaines avant Noël et le Nouvel An, le moment où ils prenaient toute leur valeur aux yeux de l'enfance. Tout le deuxième étage du magasin y compris l'aile en retour donnant alors rue Georges Clémenceau, était consacré à l'exposition de jouets. Un manège de chevaux de bois était monté à l'intérieur au rez-de-chaussée. Un automate représentant un groom noir accueillait les clients sur le premier palier du grand escalier. C'était la grande récompense des enfants lorsqu'au sortir de l'école, on les emmenait rêver à ce qu'ils commanderaient au Père Noël. Quelle nouveauté aussi de prendre l'ascenseur avec un lif-tier s'arrêtant aux étages en annonçant les différents rayons que l'on pouvait y trouver. C'était un peu un déchirement lorsqu'au 31 décembre cela disparaissait pour faire place à l'exposition de « blanc ». Les Réunis à Noël, c'était aussi pour les jeunes troyens, les longues stations sur le trottoir de la rue de la République, pour regarder les films de Charlot, Félix le chat et le Mickey naissant, projetés dans un appareil qui ferait maintenant la joie des collectionneurs et qui se trouvait dans une des vitrines de ce côté du magasin. Les Réunis enfin c'était la joyeuse atmosphère des jours de marché, où l'on passait de la halle au salon de thé situé côté de la rue Claude Huez, c'était l'aveugle Mr Bertaud qui habitait rue de Madagascar et qui vendait rue de la République des lacets et du cirage pour survivre. La publicité aussi contribua au succès, elle prenait dès l'ouverture une tournure originale. Elle découlait de légendes humoristiques et spirituelles qui accompagnaient de petits dessins de bon goût, en invitant à l'achat d'articles indispensables.



Mais il y avait aussi des réclames pour des jeux commerciaux et la diffusion d'un catalogue, tant et si bien que les Magasin Réunis se sont imposés comme le moteur de la vie commerciale troyenne.



Longtemps en concurrence avec Jorry Prieur, le Prisunic n'étant pas encore

ouvert, les Magasins Réunis profitèrent de la situation. Jorry Prieur installa place du Maréchal Foch, depuis le début du



siècle et rue Notre-Dame (rue Emile Zola) à la place du magasin Thiéblin, ne proposait pas tous les articles. Et les Réunis eux, ne cessaient de se diversifier, rayon alimentaire, développement de la quincaillerie en sous-sol, accent mis sur la mode, la parfumerie et la bijouterie, sur le vêtement féminin et même sur le service de livraison à domicile. En somme, c'était « le Bonheur des Dames » du roman d'Emile Zola, transposé à Troyes, au moment où les grands magasins florissaient à Paris. Il fut même le premier de la ville à posséder un photomaton, révolutionnaire cette petite cabine où en toute



discretion on pouvait réaliser des photos d'identité. Antoine Corbin meurt en 1901, mais la prospérité sera perdue par son fils ca-

det, Eugène Corbin, qui poursuit l'œuvre de son père.

Les années passent, le commerce reprenant essor après chaque guerre. Les années cinquante virent des travaux de modernisation et des agrandissements successifs modifiant les intérieurs et les façades, lui donnant une allure moderne aux goûts de l'époque, formica et plastique. Longtemps les troyens furent partagés, il y avait les tenants des Réunis et les fervents du Prisunic. Aussi le coup fut-il brutal lorsque la rumeur propagea la mauvaise nouvelle, les Réunis allaient fermer. Certains n'y croyaient pas, d'autres espéraient une reprise, surtout les employés. La crise et le développement des grandes surfaces en périphérie lui ont porté le coup de grâce. Déjà la société avait des difficultés et d'autres magasins avaient subi le même sort, en particulier celui de Toul, bâtiment neuf édifié dans les années soixante-dix. Celui-ci remplaçait l'immeuble trop exigü reconstruit déjà sur celui d'origine détruit par un incendie lors des bombardements de juin 1940. Nancy, la maison mère, connut ses heures difficiles. Il faut dire que son histoire est riche en désolation, incendie accidentel du premier immeuble en 1916, effondrement du second reconstruit en béton, en 1926, sur les ruines du précédent. Le béton armé n'avait pas tenu. La société du Printemps, liée par un contrat d'affiliation au Groupe Magasins Réunis depuis 1982, a une participation à hauteur de vingt pour cent dans son capital et a pris les relais à Troyes et à Nancy, mais pas à Toul. A Nancy les deux maisons ont d'abord coexisté en concurrence puis en association. A la même époque, à Troyes, le maga-

sin s'ouvrait à nouveau sous l'enseigne du Printemps avec ses 12000m2 sur tous les niveaux, dont 6000m2 de surface de vente, qui malgré les espoirs qu'elle apportait ne compensa pas la perte des Magasins Réunis.



Le Printemps ne touchait pas la même clientèle et n'eut pas la réussite commerciale attendue. A tel point que la fermeture définitive intervint le 30 juin 1989. Les difficultés économiques ont eu raison de cette grande maison. Ce magasin avait acquis au fil du temps une notoriété et une réputation d'excellente qualité. Il était devenu très cher au cœur des Troyens. C'était toute une époque et un certain mode de vie qui disparaissait avec lui. Le centre de Troyes n'était plus le même. Les projets d'embellissement des halles redonnèrent un peu d'animation. Mais le dynamisme commercial en souffrit. Déjà la situation s'était dégradée après 1970, du fait des mutations profondes intervenues dans le comportement des consommateurs et dans la structure du commerce de détail, avec la concurrence d'hypermarchés et de magasins discount. Les grands magasins des centres villes ont perdu la force d'attraction qui avait fondé leurs fortunes passées. En changeant de panonceau la société des Magasins Réunis a changé son marketing. Un magasin comme le Printemps qui a une image haut de gamme, c'était avant tout un établissement de prestige, où toutes les grandes marques, tant de la mode que de la parfumerie, étaient représentées. Installer un style parisien à Troyes et centrer son activité sur la mode dans la ville des magasins d'usine a été une erreur de marketing. Une telle disparition, c'est un peu la fin du standing de la ville et c'est vrai qu'elle marque bien la décroissance économique qu'a subie Troyes. La fermeture de l'immeuble pendant plus de trois ans a permis que s'installent de nouvelles habitudes d'achats, mais les nouvelles formes de distribution qui se sont substituées ne satisfont pas à tous les besoins des consommateurs. On va au supermarché par nécessité, on allait aux Réunis devenus Printemps pour voir, pour chercher une idée de cadeau qu'on achetait finalement peut être ailleurs. Maintenant, la clientèle plus aisée fait ses achats à Paris ou à Reims. La FNAC, installée en décembre 1992 à l'étage rénové ne touche pas le même public. Les vitrines du rez-de-chaussée ne lui étant pas nécessaires pour son commerce, elles ont laissé place à une galerie marchande un peu similaire à celles des hypermarchés mais plus luxueuse. A Nancy la situation est différente, la double présence dans le même immeuble des

deux enseignes du Printemps et de la FNAC, a maintenu une offre commerciale importante. Nombreux furent nos concitoyens à apprécier la rénovation de l'immeuble, après les tristes heures vécues où il était couvert de graffitis et d'affiches publicitaires. Une lèpre grise recouvrait ses murs et ses vitrines, autrefois si élégantes et colorées à l'approche des fêtes de fin d'année. Mais l'immeuble dans toute sa splendeur retrouvée, nouvellement renommé « Le Mail » est toujours là et l'arrivée de la FNAC lui a redonné l'importance qu'il a toujours occupée au centre ville.



Sous la direction de l'architecte François Peiffer, l'immeuble effectue un étonnant retour vers le passé. Les splendides vitraux, oubliés aux étages, redescendent au rez-de-chaussée. Ils surmontent désormais la galerie. Les colonnes, engoncées dans des coffrages de stuc, réapparaissent en pleine lumière. La façade de pierre, néo-classique, reprend le dessus. Il fait désormais partie des monuments civils de notre cité. La FNAC, diffuseur de la culture audiovisuelle, avait déjà pensé en 1986 s'implanter à Troyes, après le terrible incendie de la rue Urbain IV, mais la décision ne fut prise que six ans après. La jeunesse troyenne a retrouvé le chemin du grand magasin, d'autant que la refonte des arrêts de bus favorise à nouveau ce quartier de la ville. Au rez-de-chaussée la verrière a été restaurée, des décorations anciennes ont été conservées et une discothèque s'est ouverte en sous-sol. A noter qu'au-dessus de la FNAC est également installé l'école d'informatique Supinfo, sur environ 1500m². Le remodelage et le compartimentage des intérieurs donnent pourtant une impression d'étroitesse, d'exiguïté presque, par rapport à l'ancien agencement.



Les cartes postales anciennes montrent un vaste hall entourant un escalier imposant aujourd'hui disparu. Cet historique ne saurait être complet, si nous ne rappelions l'import-

tante production de cartes postales qu'a éditée la Maison des Magasins Réunis à Troyes et dans ses autres magasins. Pour Troyes, les cartolistes de Mr Bérisé recensent près de quatre cent cinquante cartes produites en cinq séries différentes.



Sources : *La Vie en Champagne* n°450 février 1994, *Vivre à Troyes* Henri Planson,

A.D. 1241PL369, 1241PL604, 1239PL323,

La Mémoire de Troyes I et II Claude Bérisé, 163PL31

Le système de vendre tout à petit bénéfice et entièrement de confiance est absolu à la

Maison des Magasins Réunis

Rue de la République
Rue Claude/Auez
Place du Marché Central

TROYES

Téléphone 1.68

M

CHOIX IMMENSE DE MARCHANDISES
VENDUES A DES PRIX DÉFIANT TOUTE CONCURRENCE
DANS NOS MAISONS DE

PARIS · NANCY · TROYES

PONT-A-MOUSSON · TOUL · LUNÉVILLE · LONGWY · HAUT VAUCOULEURS · NEUFCHATEAU
CHARMES · CHARLEVILLE · LENS · ALENÇON · MAUBEUGE · ETC

Maisons d'Achats
PARIS · LYON · ST-ÉTIENNE · ROUBAIX · CALAIS

Livraisons à Domicile
TROYES & BANLIEUE

RAYON SPÉCIAL D'ALIMENTATION
SERVICE SPÉCIAL

AUTOMOBILE POUR LES LIVRAISONS EN BANLIEUE. JOUYER & C^{ie} NANCY · 7086

Cette reproduction, aux dimensions telles, est le recto d'une facture de caisse des Magasins Réunis de Troyes, à la date du 21-3-1914.

LES VIEUX MÉTIERS

Par Elisabeth HUÉBER A. 2293

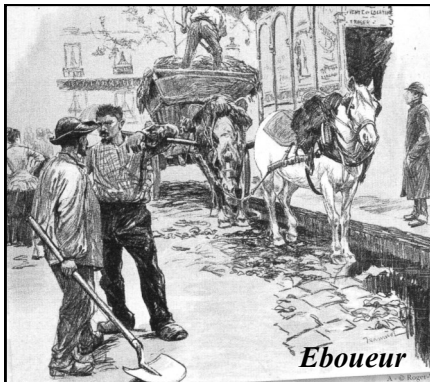
Eavagier : Artisan qui se sert d'appareils mus par un cours d'eau.

Ebarbeur : Ouvrier qui enlève, coupe les parties saillantes des bords d'un objet fabriqué ou moulé.

Ebaucheur : Ouvrier horloger qui dégrossit, qui commence le mouvement des horloges et montres.

Ebéniste : Menuisier qui, à l'origine, travaillait l'ébène et les bois précieux.

Eboueur, Boueur, Boueux : Personne pratiquant l'*ébouage* (ramasseur des boues et ordures) dans les rues.



Ebouqueur, Boureur, Ebroueur, Enoueur, Epinceur, Epinceteur, Epincheur : Ouvrier qui enlevait, au sortir du tissage, les impuretés

des draps ainsi que les nœuds à l'aide d'une *épince*.

Eboureur : 1° Voir *Ebouqueur*. 2° Ouvrier tanneur.

Ebrancheur, Ehouppeur, Elagueur : Bûcheron chargé de couper la cime et les branches latérales avant l'abattage des arbres de haute futaie, chênes en particulier.

Ebreneuse : Personne qui *ébrene* (nettoie les excréments d'un enfant au maillot).

Ebreuilleur : Piqueur sur un morutier.

Ebrondeur : Ferronnier qui désoxyde, épure le fer et enlève les écailles noirâtres.

Ebroudeur : Ouvrier chargé d'*ébroudir* les fils métalliques (les faire passer dans une filière).

Ebroueur, Ecaleur, Enoiseur : Ouvrier qui casse, écale les noix et sépare les cerneaux pour faire de l'huile.

Ebroueur : Voir *Ebouqueur*.

Ecacheur, Escacheur : 1° Ouvrier qui expulse l'air, par compression, des feuilles de papier nouvellement fabriquées. 2° Ouvrier qui aplatit des fils métalliques. 3° Ouvrier qui ramollit et pétrit la cire pour la rendre souple. 4° Ouvrier qui dresse les faux, limes et autres outils sur la meule. 5° Batteur ou affineur d'or fabriquant des fils destinés à broder les étoffes. 6° Aiguiseur de lames.

Ecailler, Ecailleur, Escailleur, Ecaillon : 1° Vendeur de coquillages ou d'huîtres. 2° Tailleur d'une ardoisière. 3° Couvreur en ardoises.

Ecailleuse : 1° Ouvrière dentellière chargée de la dé-

coupe des écailles et de séparer les galons. 2° Vannière qui écorce l'osier à l'aide de *peloir* (pincette).

Ecailliste : Travailleur de l'écaille de tortue.

Ecaillon : Contremaître dans une ardoisière.

Ecaleur, Ebroueur : Ouvrier qui casse, écale les noix et sépare les cerneaux pour faire de l'huile.

Ecangueur : Ouvrier chargé d'*écanguer* le lin ou le chanvre (le broyer afin de séparer les parties ligneuses de la plante de la filasse) à l'aide d'un *écang*, d'une *écangue* ou *espade* (sorte de couperet fait de bois).

Ecaqueur, Caqueur : 1° Marin qui met en *caque* (baril) directement sur le bateau, les harengs qu'il vient de pêcher. 2° Récolteur de salpêtre. 3° Ouvrier qui met en *caque*, la poudre ou le salpêtre. 4° Ouvrier cirier qui fait fondre la cire sur la *caque* (fourneau cylindrique sur lequel on place la poêle où l'on doit faire fondre la cire).

Ecatisseur, Catisseur, Aplanisseur, Apprêteur, Preneur, Tondeur de draps : Ouvrier qui donne aux étoffes le *cati* (le brillant) en les apprêtant, les pressant pour leur donner du lustre, de l'éclat et les rendre plus agréables à l'œil.

Ecdique : Avocat, défenseur de la Cité (Rome).

Echafauteur, Echafaudier : Constructeur ou surveillant du chafaud où sèchent les morues.

Echançon, Echanson, Couplier : Officier du roi ou d'un seigneur, chargé de servir les boissons.

Echardonneur : Sarcleur de mauvaises herbes et de chardons.

Echarneur : Ouvrier tanneur.

Echaudeur : 1° Marchand d'*échaudés* (sortes de beignets, plongés dans l'eau bouillante puis séchés au four). 2° Tripiér spécialisé dans l'*échaudage* (épilation) des pieds et têtes de veaux et de porcs.

Echeleur : Soldat qui monte à l'escalade.

Echenilleur : Jardinier ou forestier qui *échenille* (retire les chenilles).

Echevin : 1° Juge subalterne. 2° Magistrat chargé des affaires et de la police d'une commune. 3° Homme de loi du seigneur qui rendait la justice à ses vassaux. 4° Marguillier. 5° Prévôt des marchands. 6° Sorte de conseiller municipal, élu ou nommé, surtout rencontré dans le Nord, où il exerçait couramment le rôle de juge.

Echevin d'église, Marguillier : Il tenait la *fabrique* (les comptes des recettes de la paroisse).

Echoppier, Eschoppier : Marchand en *échoppe* (petite boutique adossée à des maisons).

Echotier : Journaliste ne traitant que les questions d'échos ou rumeurs.

Ecimeur : Elagueur, coupant la fâite des arbres.

Eclaircisseur, Polisseur : Ouvrier métallurgiste qui dégrasait, polissait les clous, les épingles fraîchement fabriqués en les agitant dans un tonneau rempli de son.

Eclancheur, Ecrancheur : 1° Ouvrier qui *éclanche* (fait disparaître les faux plis d'une étoffe). 2° Voir *Ecatisseur*.

Eclotier : Sabotier.

Eclusier de mer : Pêcheur du littoral constituant des pêcheries à l'aide de murs de pierre ou de cloisons de branches entrelacées en entonnoir, fermées à l'aide d'un filet, permettant de prendre de nombreux poissons lors des marées descendantes.

Ecobueur : Défricheur pratiquant l'*écobuage* (arrache les plantes d'un terrain, les brûle et utilise les cendres comme engrais).

Ecofier, Escoffier : Ouvrier qui travaillait le cuir.

Ecolâtre : 1° Ecclésiastique chargé de l'enseignement, attaché à une cathédrale ou à une abbaye. 2° Chancelier ou notaire d'une abbaye. 3° Ecclésiastique qui surveillait les maîtres d'école du diocèse. 4° Maître d'école sous l'Ancien Régime.

Ecoleur : Maître d'école saisonnier au 18e siècle dans le Queyras.

Ecolier-Juré : Personne qui a fait ses études de philosophie dans une université et obtenu le certificat de recteur.

Economien, Economiste : Savant en économie politique.

Ecorceur, Démascleur : 1° Personne qui enlevait la première écorce ou « liège mâle » du chêne-liège. 2° Personne qui déshabillait les chênes et châtaigniers de leur écorce, celle-ci étant destinée à être pulvérisée pour fournir le tan nécessaire aux tanneries.

Ecorcheur : 1° Mercenaire qui a combattu pour le compte des Armagnacs et des Bourguignons, et qui fut licencié après le traité d'Arras, en 1435. 2° Garçon boucher qui écorche les bestiaux. 3° Equarisseur. 4° Maître des basses œuvres ou *rifleur* : il vidait les fosses d'aisance, ramassait les bêtes mortes et avait droit de *riflerie* (il gardait pour lui les peaux des bêtes et les tannait). 5° Surnom du marchand vendant trop cher. 6° Brigand aux 14e et 15e siècles.

Ecorcheur de lin, Eschoeur de lin : Voir *Ecangueur*.

Ecureur : Pêcheur qui tient la feuille d'*écure* (registre des comptes d'un bateau).

Ecôteur : 1° Ouvrier qui fait l'*écôtage* du fil de fer (supprime les côtes imprimées par la première filière). 2° Ouvrier qui enlève les côtes des feuilles de tabac.

Ecotier : Chantre.

Ecoucheur, Ecoucheux : Ouvrier qui prépare le chanvre et le lin à l'aide d'une *écouche* (outil en bois en forme de sabre).

Ecrainier, Ecrannier, Ecranier : Fabricant d'écrans destinés aux cheminées.

Ecrancheur : Voir *Eclancheur*.

Ecrannier : Voir *Ecrainier*.

Ecreneur : Fondeur qui évide le dessous d'un caractère d'imprimerie.

Ecreveicier : Pêcheur et marchand d'écrevisses.

Ecrevicier : Armurier spécialisé dans la carapace mobile des armures au 14e siècle.

Ecrieur : Ouvrier tréfileur qui *écrite* (nettoie) le fil de fer avec du grès, après chaque recuite.

Ecrinier, Ecrainier, Escrignier, Ecrinier, Boistier, Bôitier, Capcer, Capser, Layeteur, Layetier : Fabricant de *layettes* (petites boîtes), coffres, caisses, cercueils, écrins et divers emballages en bois.

Ecrireur : Ouvrier nettoyant les fers.

Ecriturier, Ecrivain : Copiste.

Ecrivain de barque : Commissaire de bord sur un bateau.

Ecrivain de bâtiment : Personne chargée des écritures sur un navire.

Ecrivain à la peau : Personne qui écrit les arrêts, exécutoires, décrets sur un parchemin, auprès d'une cour ou d'une juridiction, aux 16e et 17e siècles.

Ecrivain de marine : Commis de l'affrètement et de l'armateur sur un navire de commerce, qui doit veiller sur la cargaison et rester à bord.

Ecrivain-juré : 1° D'abord copiste de manuscrits jusqu'à l'invention de l'imprimerie puis maître d'école. 2° Expert, vérificateur des écrits contestés en justice.

Ecrivassier, Ecrivailleur : Mauvais écrivain.

Ecriveur, Ecrivain : Copiste.

Ecoupeur : Pelletier chargé de préparer les peaux, faisant l'*écoupage* (couper la tête, les pattes, la queue des animaux).

Ecucier : Fabricant d'écus ou boucliers.

Euellier : 1° Fabricant d'écuelles, cuillères, pelles, manches d'outils faits au tour à bois, ce métier fusionnant avec celui de tourneur au 14e siècle. 2° Marchand ambulant de poteries et faïences grossières.

Ecumeur : Récupérateur de cadavres flottant sur les fleuves : animaux pour faire du suif, humains pour toucher une prime.

Ecureuil : 1° Ouvrier qui fait tourner les roues et poulies à la main. 2° Scieur de long.

Ecureur : 1° Domestique qui *écure* (nettoie) la vaisselle et les ustensiles ménagers. 2° Ouvrier qui enlève la bourre après peignage des draps, nettoie la laine et le chanvre avec l'*écurette* (cuillère à bords crantés et coupants).

Ecusier : Armurier fabricant l'écu ou bouclier en forme d'écusson, porteur des couleurs des chevaliers participant aux tournois de chevalerie.

Ecuyer : 1° Gentilhomme qui servait un chevalier et portait son *écu* (bouclier). 2° Gentilhomme anobli.

Ecuyer (Grand) : Officier nommé par le roi et ayant autorité sur les armuriers.



Ecrivain

Ecuyer académiste : Professeur d'équitation dans une école de monte.

Ecuyer de bouche ou de cuisine : Maître d'hôtel dans la maison d'un grand seigneur ou prince.

Ecuyer de chambre : Valet de chambre.

Ecuyer de France : Responsable de la grande et de la petite écurie royale, et du personnel qui les compose, soit environ 400 personnes.

Ecuyer de maison : 1° Chefs de tous les gens de maison, cochers, palefreniers, pages et laquais. 2° Maître d'hôtel.

Ecuyer tranchant : Officier chargé de découper les viandes à la table d'un prince ou d'un grand seigneur.

Edefieur, Edifiant, Edifieur : Constructeur.

Educateur de vers à soie, Sériculteur, Magnanier : Personne qui s'occupe de l'élevage de vers à soie.

Effeuilleuse : 1° En Suisse, femme employée pour *épamprer* la vigne (supprimer les jeunes rameaux inutiles) et l'attacher. 2° Dame qui se déshabille avec art, dans un spectacle.

Effigiaire : Dessinateur de portraits.

Effileur : Ouvrier de manufacture qui *effile* (réduit en menus morceaux).

Effilocheur, Effiloqueur : Ouvrier en papèterie qui déchire les chiffons.

Effiloquer : Ouvrier du textile chargé d'effilocher les chiffons de soie pour en faire de la ouate.

Effricheur : Défricheur au 18e siècle, dans l'Aube.

Egandilleur : Contrôleur des poids et mesures.

Egard : Maître juré dans différents corps de métier notamment dans celui de drapiers, qui inspectait et contrôlait la qualité des produits fabriqués.

Egatieur, Eguassier : Charretier conduisant les chevaux au fouflage, dans le midi.

Eghisleteur, Eguillier, Aiguilleteur, Aiguilletier : Fabricant ou marchand d'aiguilles.

Egliseur : Marguillier, dans les Flandres.

Eglomiste : Peintre de « fixé sur verre », à la mode du 17e au 19e siècle.

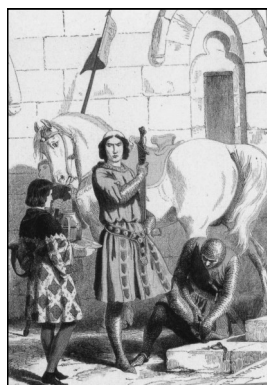
Egratigneur : Ouvrier qui forme sur les rubans et étoffes, des ornements à l'aide d'un *égratignoir* (fer à découper dentelé) et leur donne un aspect duveteux.

Egréseur : Ouvrier marbrier *égrésant* le marbre (qui pratique sur leur surface de fines rayures).

Eguassier : Voir *Egatieur*.

Eguilletier, Eguillier, Eghisleteur, Aiguillier, Aiguilleteur, Aiguilletier : 1° Fabricant ou marchand d'aiguilles. 2° Ouvrier qui ferrait les aiguillettes et les lacets.

Egyptien : Nom donné aux tziganes ou romanichels car on pensait qu'ils venaient d'Egypte. On leur prê-



tait, au Moyen Âge, des dons de sorcellerie.

Ehlmeller : Huilier, en Alsace.

Ehouppeur, Ehouppier, Ebrancheur, Elagueur, Elargueur : Bûcheron chargé d'*éhoupper* (couper la cime et les branches latérales) avant l'abattage des arbres de haute futaie, chênes en particulier.

Eiger : Celui qui creuse la terre pour trouver de l'eau.

Ejarreur : Pelletier fourreur qui retire la *jarre* (poil défectueux) des peaux d'animaux à fourrure en les écharnant profondément.

Elagueur, Elargueur : Voir *Ehouppeur*.

Eleveur : 1° Viticulteur conduisant le vin à parfaite maturité. 2° Celui qui pratique l'élevage d'animaux domestiques.

Elingueur : Ouvrier chargé de passer l'*élingue* (câble de faible longueur) autour des blocs d'ardoise pour les remonter à la surface.

Elu : Officier, à l'origine élu, qui était chargé de la répartition de la taille et de juger les différends qui pouvaient en découler.

Emailleur : Artisan appliquant l'émail sur les métaux, la faïence.

Emasqueur, Liéqueur : Personne qui récolte le liège.

Emasqueur : Châtreur.

Emballeur : 1° Homme de peine d'un hôpital qui conduisait au cimetière le chariot des morts. 2° Personne qui prépare des marchandises avant de les expédier.

Emballeur de refroidis : Vulgairement croque-mort, sous le Second Empire.

Embardeur ou Embateur de roue : 1° Charron qui garnit les roues de leurs ferrures. 2° Ouvrier effectuant la mise en place à chaud du bandage métallique d'une roue de charrette ou de voiture de chemin de fer.

Embaucheur : Enrôleur, recruteur de soldats.

Embleör, Emblere, Embleur, Emblour : Voleur, au Moyen Âge.

Emborneur : Arpenteur qui pose les bornes de délimitation.

Embotteur, Embotteleur : Ouvrier qui met le foin en bottes.

Emboucheur : Eleveur de bétail qui l'engraisse dans des prairies dites d'*embouches* (très fertiles).

Embourreur, Bourrelrier : Ouvrier qui garnit de bourre.

Emboutisseur : Ouvrier qui *emboutit* des plaques métalliques, pour leur donner une forme particulière par martelage ou par pression.

Embrelin, Goujat : Petit domestique, au 15e siècle.

Emineur Emmineur : Ouvrier des salines qui mesure le sel au *minot* (mesure ronde en fût de bois).

Eminier : Percepteur de l'*éminage* (droit de grains).

Emmancheur : 1° Coutelier faiseur de manches. 2° Tailleur chargé de poser les manches d'outils.

Emmasqueur : Envoûteur, sorcier, jeteur de sorts, sur une poupée ou un masque.

Emmineur : Voir *Emineur*.

A suivre

GÉNÉALOGIE

de Georges-Henri MENUÉL A.624

Suite du n° 76

284 – DORÉ Jean, laboureur, ° 25.09.1686 Jasseines, + 01.03.1736 (40 ans) Dommartin-le-Coq, x 10.05.1712 Jasseines (csg 3^e degré),
285 – BOURGONGNE Jeanne, ° ca 1690, + 23.12.1730 Dommartin-le-Coq
286 – VENON Jean, substitut du procureur fiscal, juge prévôt, ° ca 1658, + 23.06.1754 Jasseines, *veuf de Perrette DOLÉ*, y xx 12.02.1715,
287 – BOUDE Geneviève, ° 23.04.1693 Jasseines, y + 03.04.1744
288-MARCILLY Michel marchand-laboureur ° 30.09.1684 St-Just-Sauvage (51) y + 29.10.1729, x 28.11.1719 La Chapelle-Lasson (51),
289 – ROYER Charlotte Claire, ° 29.08.1698 La Chapelle-Lasson (51), + av. 1744
290 – GAY Jean Baptiste, laboureur, ° 27.03.1698 Granges-sur-Aube (51), + 29.01.1780 Anglure (51), x 26.01.1723 Rilly-Ste-Syre,
291 – BÉCET Françoise, ° 27.12.1700 Rilly-Ste-Syre, + 08.03.1753 Granges-sur-Aube (51)
292 – BERTRAND Pierre, laboureur, ° 15.01.1701 Granges-sur-Aube (51), y + 16.07.1777, y x 03.02.1728,
293 – GRINCOURT Marie Anne, ° ca 1697 Pouilly-sur-Meuse (55), + 07.02.1769 Granges-sur-Aube (51)
294 – COLLIN Rémy, x 16.11.1706 Allemant (51),
295 – ROBIN Jeanne, ° 30.09.1686 Allemant (51), y + 10.01.1754
296 – CARRÉ Jacques, laboureur, + av. 1752, x 25.02.1721 St-Rémy-sous-Barbuise,
297 – REGNAULT Anne, ° ca 1689, + 15.09.1761 Voué
298 – BRUCHÉ Jean, ° ca 1692, + 17.10.1734 Montsuzain (42 ans), x ca 1720,
299 – BONNOT Anne, ° ca 1700, + 05.01.1766 Voué
300 – DEVERTU François, procureur fiscal du Vouldy Montsuzain, ° ca 1713, + 20.06.1766 Montsuzain, x 03.02.1739 Villacerf,
301 – BOUCLIER Anne ° ca 1718 + 27.01.1801 Montsuzain
302 – REGNAULT Nicolas, laboureur-marchand, ° 28.08.1700 Voué, y + 10.03.1766, x 13.01.1734 Troyes St Jean,
303 – BAJOT Marie Anne, ° ca 1703, + 21.10.1778 Voué
304 = 176 (PEUCHOT Jean)
305 = 177 (COLLET Marie)
306 = 178 (DELINE René)
307 = 179 (VALLOIS Marguerite)
308 – DIDIER Jean, tisserand, ° 17.08.1704 Chaudrey, + 9.01.1754 Nogent-sur-Aube, y x 24.11.1727,
309 – HUGUENIN Edmée, ° 30.01.1706 Nogent-sur-Aube, y + 4.01.1755
310 – PAREY Jean Baptiste, laboureur, ° 1.12.1681

Chaudrey, + 19.03.1729 Nogent-sur-Aube, x 09.07.1714 Chaudrey,
311 – BONNOT Louise, *veuve de Pierre CONTANT*, ° 17.04.1683 Nogent-sur-Aube, y + 09.04.1747
312 – MAIZIÈRE Simon, ° 31.01.1679 Nogent-sur-Aube, + 28.06.1736 Charmont-sous-Barbuise, x 19.10.1704 Nogent-sur-Aube,
313 – CREUX Nicole, ° 20.06.1680 Nogent-sur-Aube, + av. 1734
314 – LANGOSSARD Étienne, ° ca 1676, + 14.12.1734 Magnicourt, y x 18.01.1700,
315 – PITOIS Marie, ° 13.07.1678 Magnicourt, y + 23.09.1730
316 – MAIZIÈRE Mathieu, amodiateur de la terre de Nogent-sur-Aube, y ° 17.08.1670, y + 03.01.1725, *veuf de Catherine CHAMOND*, y xx 03.06.1696, avec
317 – JOFFIN / JOPHIN Marguerite, ° 07.03.1677 Nogent-sur-Aube, y + 17.03.1718
318 – GALLÉE Pierre, manouvrier, ° 25.08.1699 Nogent-sur-Aube, y + 27.02.1764, y x 17.11.1721,
319 – BRANCHE Marguerite, ° 30.03.1697 Nogent-sur-Aube, y + 12.12.1740
320 – FAUGIÈRES Jean, x
321 – CLADIÈRE Alix,
326 – BOUCHERON Benoît, x 25.10.1689 St-Genès-la-Tourette (63),
327 – CHABROLHES Marie, ° ca 1674, + 15.01.1751 St-Genès-la-Tourette (63)
328 – CAVARD Simon, ° 08.03.1697 Champagnat-le-Jeune (63), + 19.04.1750 Vernet-la-Varenne (63), y x 06.01.1723, avec
329 – CHARGEBOEUF Marie, ° 28.09.1704 Vernet-la-Varenne(63), y + 30.07.1739 (35 ans)
330 – PRUNEYRE Antoine, maréchal, ° 16.09.1698 Vernet-la-Varenne (63), + av. 1739, y x 12.02.1720,
331 – RANGLARET Madeleine, + ap. 1752
332 – VIGERIE Antoine, ° ca 1681, + 28.10.1750 Vernet-la-Varenne (63), y x 05.10.1717,
333 – CAVARD Benoîte, ° ca 1682, + 04.11.1762 Vernet-la-Varenne (63)
334 – MARQUET Mathieu, + ap. 1751, x 09.10.1703 St-Germain-l'Herm (63),
335 – BESSET Marie, + av. 1751
336 – MARTIN Jean, ° ca 1684, + 24.10.1739 Vernet-la-Varenne (63), y x 23.11.1706,
337 – DE(S)MAISON Marie, + 09.04.1748 Vernet-la-Varenne (63)
338 = 160 (FAUGIÈRE François)
339 = 161 (GRANET Jeanne)
340 – FAUGIÈRE Pierre, x 14.09.1706 Vernet-la-Varenne (63),
341 – CHALAFFRE Marie, + av. 1730
342 – TOUNY Jacques, ° ca 1678, + 18.03.1743 Vernet-la-

-Varenne (63), y x 07.08.1704,
343 – CLÉMENSAT Jeanne, + 07.05.1718 Vernet-la-Varenne
346 – PEUF Joseph, métayer, ° ca 1684, + 09.05.1746 Peslières, x 23.01.1703 Vernet-la-Varenne,
347 – CIRANT Clauda
348 – VEYSSET Jean, laboureur, + av. 1737, x avec
349 – VERNET Marie
350 – CROSMARIE Jean, + av. 1737, x
351 – COLLANGE Anne, + av. 1737
352 – PEUCHOT Benoît, manouvrier, ° ca 1664, + 28.06.1756 Nogent-sur-Aube, x ca 1690
353 – DEBELLE Jeanne, ° 15.05.1670 Le Chêne, + 22.01.1737 St-Nabord
354 – COLLET Jean, manouvrier, ° ca 1653, + 27.06.1735 Nogent-sur-Aube, *veuf de Marguerite CAMUS*, y xx 26.01.1689,
355 – MENUUEL Marguerite, ° ca 1667, + 26.06.1707 Nogent-sur-Aube
356 – DELINE Nicolas, laboureur, ° 08.05.1677 Nogent-sur-Aube, y + 24.09.1737, x 27.09.1701 Troyes St Denis, avec
357 – COUTURIER Marguerite, ° 06.08.1672 Nogent-sur-Aube, y + 24.01.1733
358 – VALLOIS Jean Baptiste, ° 11.07.1677 Nogent-sur-Aube, y + 11.10.1757, x 27.11.1696 Troyes Ste Madeleine,
359 – MICHAULT Marie Anne, ° 29.09.1678 Troyes Ste Madeleine, + 23.01.1780 Nogent-sur-Aube
360 = 316 (MAIZIÈRE Mathieu)
361 = 317 (JOFFIN Marguerite)
362 – BOURGONGNE Jean Baptiste, laboureur, ° 17.06.1683 Coclois, + 18.05.1723 Nogent-sur-Aube (40 ans), x 13.02.1713 Avant-les-Ramerupt,
363 – BEUDOT Angélique Françoise, ° 23.10.1686 Nogent-sur-Aube, y + 09.03.1742
364 = 358 (VALLOIS Jean Baptiste)
365 = 359 (MICHAULT Marie Anne)
366 – DESBOUIS Julien, + av. 1738, x 25.11.1705 St-Nabord-sur-Aube,
367 – VERNANT Antoinette, ° 02.05.1684 St-Nabord-sur-Aube, + ap. 1756
368 – BÉON André, cabaretier, marchand, ° 21.09.1651 Nozay, + 14.06.1719 Arcis-sur-Aube, *veuf de Denise RINET*, xx ca 1688/1689
369 – PIGNON Anne ° ca 1665 + 05.01.1701 Arcis-sur-Aube
370 – CAMUT Georges, charpentier, ° 04.11.1667 Arcis-sur-Aube, y + 08.04.1706, y x 27.11.1690,
371 – CHARPY Marie, ° 08.05.1870 Arcis-sur-Aube, y + 17.01.1728
372 – DONJON Charles, notaire royal, procureur, ° 18.05.1669 Arcis-sur-Aube y + 25.03.1735 y x 16.02.1699
373 – MUGOT Catherine, ° 05.09.1679 Arcis-sur-Aube, y + 12.06. 1759
374 – QUEIGNARD Jacques, sergent royal, marchand, + 13.10.1726 Arcis-sur-Aube, x 30.04.1703 Méry-sur-Seine,
375 – CHOISELAT Marie, ° 16.12.1678 Méry-sur-Seine, + 28.12.1758 Arcis-sur-Aube
376 – CARTIER Jean (dit le Grand), garde de Msg. de Luxembourg, ° ca 1674, + 08.11.1735 Brévonnes, y x 26.11.1696,

377 – GUILLAUME Marie, ° 22.10.1672 Piney, + 20.02.1741 Brévonnes
378 – HARMAND Jean le Jeune, laboureur, domestique, fermier de la Belle-Épine, ° ca 1677, + 31.03.1749 Brévonnes, x 27.11.1705 Troyes St Nizier,
379 – LANGLOIS Denise, ° 17.08.1681 Villehardoin, + 14.09.1719 Brévonnes
380 – BRIVOIS Edme, ° 21.03.1677 Nogent-sur-Aube, y + 20.10.1745, y x 27.06.1701,
381 – SOUILLARD Philippette, ° ca 1674, + 30.08.1744 Nogent-sur-Aube
382 – BRANCHE Pierre, laboureur, ° 28.10.1660 Nogent-sur-Aube, y + 20.05.1710, y x 06.07.1705,
383 – VINOT Hélène, ° 24.05.1680 Nogent-sur-Aube, y + 26.12.1709
384 – GOUBAULT Jean, manouvrier, ° ca 1674, + 15.04.1712 St-André-les-Vergers, y x 18.01.1701
385 – MILLARD Catherine, ° 28.05.1674 St-André-les-Vergers, y + 13.09.1739
386 – CUISIN André, manouvrier, ° 23.01.1687 Troyes Ste-Madeleine, + 24.03.1739 Ste-Savine, *veuf en 2^e nocces de Perrette GAMBEY*, y xxx 28.11.1719,
387 – HATOT Marguerite, ° 26.03.1693 Ste-Savine, y + 23.03.1762
388 – GOUBAULT Jean, manouvrier, ° 31.12. 1670 St-André-les-Vergers, y + 09.12.1734, y x 17.11.1693,
389 – CUISIN Anne, ° 18.05.1671 St-André-les-Vergers, y + 26.01.1745
390 – LECORCHÉ Jean, ° 26.09.1673 St-André-les-Vergers, y + 10.10.1742, *veuf de Andriette LEDUC*, y xx 28.09.1717,
391 – BRELET Marguerite, ° 11.09.1683 St-André-les-Vergers, y + 13.12.1743
392 – RUELLE Louis, manouvrier, ° 18.06.1688 St-André-les-Vergers, y + 19.03.1773, y x 24.11.1711,
393 – ROYSARD Marie, ° 12.04.1686 St-André-les-Vergers, y + 07.03.1750
394 – THOYER Jean, ° 28.01.1678 Bouilly, + ap. 1743, y x 03.07.1702,
395 – DEGOIX Edmée, ° 06.07.1679 Laines-aux-Bois, y + 29.09.1732
396 – BRELET François, ° 03.03.1684 St-André-les-Vergers, y + 29.05.1715 (31 ans), y x 28.04.1705,
397 – ROISARD Marguerite, ° 19.01.1679 St-André-les-Vergers, y + 27.10.1736
398 – LEDUC Nicolas, ° 27.11.1680 St-André-les-Vergers, y + 14.09.1745, y x 26.11.1715,
399 – CORTIER Edmée, ° 16.03.1695 St-André-les-Vergers, y + 18.11.1763
400 – RAVINET Edme, manouvrier, ° ca 1694, + 29.08.1744 Villy-le-Maréchal, *veuf de Marie TAGNARD*, y xx 29.04.1722,
401 – DOSSOT Anne, ° 04.06.1697 Villy-le-Maréchal, y + 08.04.1746
402 – PIERRE Jacques, manouvrier, ° 14.01.1704 Verrières, y + 19.03.1748, y x 21.11.1729,
403 – ROY Catherine, ° 30.10.1704 Verrières, y + 08.10.1774
404 – GUICHARD Nicolas, laboureur, ° 27.10.1697 Verrières, + ap.1770, x 24.11.1721 Montaulin,
405 – JACQUINOT Jeanne, ° 18.11.1696 St- Nabord-sur-

Aube, + 07.08.1738 Montaulin (40 ans)

406 – ROUSSEL Nicolas l'Aîné, manouvrier, substitut du procureur fiscal, ° 27.01.1696 St- Martin-les-Daude, + 12.02.1762 Verrières, x 29.11.1719 St-Parre-aux-Tertres,

407 – LALLEMENT Jeanne, ° 01.02.1699 Montaulin, + 16.09.1764 Verrières

408 – JANNARD François, laboureur, ° 30.10.1687 Jully-le-Châtel, y + 01.10.1771, x 16.11.1711 Villiers-sous-Praslin,

409 – GUYOT Jeanne, ° 28.05.1684 Villiers-sous-Praslin, + 20.09.1719 Jully-le-Châtel (35ans)

410 – VOUDENET Jean Baptiste, recteur d'école, ° ca 1701, + 21.05.1737 Jully-le-Châtel, (36 ans), y x 20.05.1726 avec,

411 – GARD Edmée, ° ca 1705, + 03.11.1775 Villemorien

412 – FÉBURE Nicolas, manouvrier, ° 03.02.1688 Rouilly St-Loup, y + 02.05.1758, y x 01.02.1723, avec

413 – SALOMON Edmée, ° 06.09.1689 Rouilly St-Loup, + ap. 1756

414 – BOURGOIN Jean, manouvrier, ° 16.08.1702 Rouilly St-Loup, y + 07.12.1782, *veuf de Nicole PHILIPPON*, xx 27.06.1729 Rouilly St-Loup, avec

415 – VALTON Marguerite, ° 15.10.1699 Rouilly St-Loup, y + 22.04.1758

416 – MARSEILLE Pierre, vigneron, ° 03.10.1722 La Neuville-aux-Larris (51), + av. 1794, y x 23.02.1745, avec

417 – SOYÉ(R) Marie Madeleine, ° 14.06.1721 La Neuville-aux-Larris (51), + 02.03.1808 Jouy-les-Reims (51)

418 – BOU(C)QUEMONT Pierre, chirurgien, ° ca 1709 Conflans, hameau de Villeseneux (51), + av. 1752, x 14.01.1737 St-Martin-aux-Champs (51), avec

419 – DEBEURY Louise, ° 09.05.1713 St-Martin-aux-Champs (51), + 04.03.1752 Cheppes (51)

420 – BRICE Michel le Jeune, ° ca 1695, + 15.02.1778 La Neuville-aux-Larris (51), x 09.05.1719 Cuchery (51), avec

421 – MINGOT Marie, ° ca 1697, + 15.09.1762 La Neuville-aux-Larris (51)

422 – VIVIEN Thibaut, tonnelier, procureur fiscal, ° ca 1700, + 28.08.1772 La Neuville-aux-Larris (51), y x 24.02.1727 (dispense du 3° degré d'affinité), avec

423 – HERBERT Marie Madeleine, *veuve de Pierre PHILIPPOT*, ° 20.02.1702 Belval-sous-Chatillon (51), + 15.07.1765 La Neuville-aux-Larris (51)

424 – FAURE François, laboureur, métayer, ° ca 1707, + 29.03.1757 St-Laurent-les-Eglises (87), y x 25.02.1732,

425 – DECOLAS Marguerite, ° 08.05.1708 St-Laurent-les-Eglises (87), + av. 1771

426 – ARTICLAUX Jean, manouvrier, berger, ° ca 1709 Trucy (02), + 12.03.1787 Champlat-et-Boujacourt (51), *veuf de Elisabeth DEMAY*, xx 05.02.1742 Savigny-sur-Ardre (51), avec

427 – PAUVRET Anne, ° 30.09.1702 Faverolles-et-Coëmy, + 26.05.1779 Champlat-et-Boujacourt

428 – PHILIPPE Adrien, maréchal, ° ca 1709, + 11.02.1754 La Ville-en-Tardenois (inhumé à Trélou, 02), x 30.07.1734 La Ville-en-Tardenois (51), avec

429 – REMARD Marie Jeanne (Françoise), ° 06.04.1706 Trélou-sur-Marne (02), + 27.01.1769 La Ville-en-Tardenois

430 – NICOT Guillaume, vigneron, ° 18.09.1702 Belval-sous-Chatillon (51), + 20.12.1769 La Neuville-aux-Larris (51), *veuf de Marguerite BEAUCE*, y xx 25.11.1732, avec

431 – LEMÉ / LAINÉ Marie Catherine, ° ca 1708, +

26.02.1768 La Neuville-aux-Larris (51)

432 – BOUCHER Jean, + av. 1730, x avec

433 – BESNARD Marguerite, + ap. 1730

434 – DUBUISSON Antoine, + ap. 1752, x avec

435 – BRUGNAUX Marguerite, + ap. 1752

436 = 422 (VIVIEN Thibaut)

437 = 423 (HERBERT Marie Madeleine)

438 = 424 (BRICE Michel)

439 = 425 (MINGOT Marie)

444 – DEBRAY Jean, + ap. 1738, x avec

445 – DEMARQUET Barbe, + ap. 1750

446 – PIERLOT Gilles, sergier, ° 13.01.1686 Brimont (51), + 28.04.1738 Reims Hôtel-Dieu (51), x 25.11.1704 Reims St-Symphorien,

447 – CHARPENTIER Remiette, + ap. 1744

448 – MENUUEL Jérôme, laboureur, ° ca 1681, + 1.12.1721 Jasseines (40 ans), y x 20.02.1713,

449 – HÉRY Jeanne, *veuve de Jérôme SEURAT*, ° ca 1690, + 02.12.1754 Jasseines

450 – RICH(É)R Antoine, cabaretier, ° 03.07.1694 Aulnay, + 12.04.1776 Jasseines, y x 30.10.1724, avec

451 – HANRIOT Edmée ° 08.06.1700 Jasseines, y + 20.12.1781

452 – TINTERLIN Antoine Louis, maréchal-ferrant, ° ca 1695, + 9.10.1766 St-Ouen (51), y x 20.06.1719,

453 – SENET Jeanne, ° 19.06.1698 St-Ouen (51), y + 5.09.1758

454 – DORÉ Claude, laboureur, ° 15.08.1700 St-Utin (51), + 26.08.1781 Yèvres-le-Petit, y x 16.05.1724,

455 – JOLLY Claudine, *veuve de Pierre PRON*, ° ca 1697, + 20.11.1762 Yèvres-le-Petit,

456 = 138 (MENUUEL Jérôme)

457 = 139 (VINOT Anne)

458 – THOMASSIN Pierre, manouvrier, ° ca 1693, + 02.01.1765 Jasseines, y x 07.01.1726,

459 – CHRÉTIEN Marie, ° 28.11.1698 Jasseines, y + 09.02.1752

460 – PIERRAT Claude, vigneron, ° 10.10.1720 Chavanges, + 07.02.1765 Montmorency-Beaufort, *veuf de Madeleine BEZANÇON*, xx 13.02.1748 Brienne-le-Château, avec

461 – CHOISEL(LE) Gabrielle, ° 09.06.1720 Brienne-le-Château, + ap. 1781, ca 1784 ? (lacune à Montmorency)

462 – CARDOT Simon, vigneron, ° 11.03.1723 Lignon (51), + 26.12.1782 Chavanges, y x 21.11.1746,

463 – OUDIN Anne, ° 22.03.1726 Chavanges, y + 13.11.1774

464 = 128 (MENUUEL Pierre)

465 = 129 (FÉLIX Perrette)

466 = 130 (LALLEMENT François)

467 = 131 (GIRARDIN Françoise)

468 = 132 (LIGNIER Nicolas)

469 = 133 (LOUÛT Nicole)

470 = 134 (MAURY Jean)

471 = 135 (COLLOT Catherine)

472 = 136 (PERSON Jean)

473 = 137 (PERSON Marie)

474 = 138 = 456 (MENUUEL Jérôme)

475 = 139 = 457 (VINOT Anne)

A suivre

LU POUR VOUS au 4^{ème} trimestre 2015

Par Elisabeth HUÉBERT A. 2293

Racines Ht Marnaises n° 96

Nicolas JENSON, imprimeur de renom
Famille Guyot + ascendance
Eclairs de vie à Pont-la-Ville
Les CAROILLON

Généalogie en Aunis n° 105

A La Rochelle, l'accueil des réfugiés et des blessés
Joseph dit William BARBOTIN, peintre, graveur, sculpteur et anarchiste + ascendance

Généalogie Lorraine n° 178

Fraize à la fin du 19^e siècle
Août 1914 : l'horreur dans le Pays-Haut lorrain
Le sel de la terre en Lorraine
Noëls lorrains d'autrefois
Les ADT et leurs entreprises
La vérité sur Jean-Chrysostome-Salve THIE-BAUT + ascendance
Ernest BUSSIERE, sculpteur et céramiste

Champagne Généalogie n° 149

Recherches dans les archives militaires
Les maréchaux de France (suite)
Les médaillés de Sainte-Hélène
Les voituriers par eau sous l'Ancien Régime (1)
Les HENRY, une famille de cheminots
Lisse-en-Champagne en 1914 : village en flammes
Ventes de biens nationaux

Généalogie Briarde n° 103

La famille ARTIGUE
René QUINTON + ascendance
Liste de soldats de 1914-1918 sur le monument aux Morts de Doue et Chelles
Les otages civils durant la Grande Guerre
Mariages à Montrouge (fin)
Cadre de classement des Archives Départementales

Nos ancêtres et Nous n° 148

Métiers itinérants d'autrefois
Familles GUYON et COEURDEROY en Auxois
Histoire religieuse de la Chapelle-du-Mont-de-France depuis le concordat
Nicolas-Edme RETIF dit RETIF de la BRETONNE + descendance

Généa-89 n° 148

Un marché de besoin en 1644
Les testaments de Villemannoche
Gaston Léon RAMON + ascendance

Géné-Carpi Vosges n° 83

Gravelotte, musée de la guerre de 1870 et de l'annexion (suite)

Histoires autour de Montigny-Lencoup (77) de Thierry MONDAN
<http://lencops.blogspot.fr/>

CONCOURS DE DICTÉE

le 30 avril à 14 heures 30 à Aix en Othe

Organisé par la bibliothèque
l'A.R.P.A - la M.J.C. - l'A.C.A.

Inscription à la Mairie d'Aix en Othe

TRAGIQUE ACCIDENT

à AVANT LES RAMERUPT en 1739

A Avant le cinq novembre 1739 Magdeleine Isambert femme d'Edme Marchaux manouvrier demeurant a Creney les Troyes etant audit lieu d'Avant chez Anne Isambert sa sœur pour la visiter est décédée etant tombée dans un puis de lad Anne en tirant un sceau deaux comme il paroît par acte du 6 de ce mois de Messieurs les officiers de la prévoté de ce lieu et ledit jour six octobre a été inhumée au cimetière de cette église présent ledit Edme Marechaux son mary Pierre Isambert son frère ladite Anne sa sœur Jean Baptiste Isambert son neveu qui ont déclaré ne scavoir signer Louis Marechaux qui a signé avec ledit Edme et autres parans et amys.

Signé Henry – I. E. E. M - Louis Marechaux

Cet accident est survenu quelques jours après le décès (le 2 novembre) suivi de l'inhumation (le 3 novembre 1739) de Roch MERLOT maître d'école d'Avant lès Ramerupt, décédé à 58 ans, mari d'Anne Isambert, sans doute belle-sœur de la victime.

L'acte de sépulture de Roch MERLOT mentionne la présence de son épouse, Anne Isambert, de sa fille, Marie MERLOT épouse d'Antoine ROIZARD, de Jean et Catherine MERLOT, frère et sœur du défunt maître d'école.

Source : Archives de l'Aube, Avant les Ramerupt 1573-1739 – 4^E 02-101 page 389

Jean-Claude LAUFFENBURGER A.2180

Votre attention !

La rubrique des Questions-réponses ne se nourrit qu'à l'aide de votre courrier mais aussi des recherches des bénévoles et de leur dévouement.

N'hésitez pas à l'alimenter mais pensez aussi qu'il n'est pas toujours facile de trouver ce qui vous a posé une énigme.

Soyez donc indulgents et si vous trouvez par vous-mêmes des réponses, n'oubliez pas de nous les faire connaître, elles peuvent aider les autres.

Merci de votre compréhension

ET LE SOLEIL S'EN FOUT ...

Ballade des collines

La vieille femme m'avait dit de suivre le sentier,
Le sentier qui serpente au flanc de la colline.
J'ai trouvé le chemin qui monte vers les ruines,
C'était un matin clair, à la fin de l'été.

J'ai écrit ton prénom sur la terre, sur le roc,
Sur les pierres du chemin, sur l'écorce des chênes,
Et j'ai dit aux oiseaux que tu étais ma reine,
Mais les oiseaux s'envolent, et le soleil s'en moque.

Quand je parle au soleil, on me prend pour un fou,
Alors je crie ton nom, mais le soleil s'en fout...

J'ai cueilli toutes les fleurs qui poussent dans les ruines,
Mais elles se sont fanées, comme s'est fané l'amour.
Je suis redescendu à la tombée du jour,
La vieille femme m'attendait au pied de la colline.

Elle m'a dit : "A présent, c'est difficile à croire,
Mais le soleil brillait et j'étais jeune et belle,
J'aimais un beau garçon qui m'était infidèle,
Et je murmure encore son nom quand vient le soir !!!"

Quand je parle au soleil, on me prend pour un fou,
Alors je crie ton nom, mais le soleil s'en fout...

Jean-Paul GOFFIN A. 1442

CALENDRIER des REUNIONS

ARCHIVES DEPARTEMENTALES

Samedi 23 avril 2016 Assemblée générale

JEUDI après midi 14 heures

Jeudi 12 mai 2016

Jeudi 9 juin 2016

**Samedi 28 mai Rencontre Yonne / Aube
à Saint-Julien-du-Sault**

QUESTIONS

RAPPEL : Merci de respecter les consignes suivantes :

- UNE SEULE QUESTION PAR FEUILLE 21X29,7
- ÉCRIVEZ AU RECTO SEULEMENT
- PATRONYMES EN LETTRES CAPITALES
- INDIQUEZ VOS NOM, PRÉNOM, ADRESSE ET NUMÉRO D'ADHÉRENT SUR CHAQUE QUESTION

Donnez le maximum de renseignements susceptibles d'aider la recherche : type d'acte, dates les plus précises possibles, paroisse ou commune, etc...

ABRÉVIATIONS GÉNÉALOGIQUES COURANTES

naissance	°	avant 1750.....	/1750	père.....	P
baptême	b	après 1750	1750/	mère	M
mariage	x	douteux	?	filleul (e).....	fl
contrat de mariage	Cm	environ (date) (circa)	ca	parrain	p
divorce	)(	filis	fs	marraine	m
décès	†	filie (filia)	fa	témoin	t
nom/prénoms inconnus	N...	veuve (vidua)	va	testament	test

y : au même lieu que celui cité auparavant. Exemple : Payns 16/2/1710, y † 30/3/1768, y x 4/6/1736.

15.031-JOUSTRARD-JOUTRA(S)

Ch. famille JOUSTRARD-JOUTRA Jacques et Pierre d'Ervy le Châtel de 1580 -1630.

Venu de Paris Bourgogne et l'Aube puis Québec en 1655 puis États-Unis en 1687

Colette THOMMELIN-PROMPT A.1543

15.032-JEANNET-ERNY

Ch. o 1870 ? où ? pas à Troyes, aux alentours ? de JEANNET Pierre époux de ERNY Julie Jeanne o 13.06.1872 St Ouen Seine St Denis dont JEANNET Luce Eugénie o 4.04.1897 Troyes † 18.09.1976 Tous renseignements très utiles

Colette THOMMELIN-PROMPT A.1543

15.033-MOSDIER

Ch. o vers 1780 Maraye en Othe de MOSDIER Marie Madeleine et asc mère naturelle de MOSDIER Marie o y 30 nivose an XIII (1802)

Michel ROBIN A.2606

15.034-SOLMON-GELINIER

Ch St Mards en Othe Pierre SOLMON o /1686 † /1706 et GÉLINIER Louise o † et ascendance

Michel ROBIN A. 2606

Questions arrêtées au 11.02.2016

Jeannine FINANCE A.2091

CHAINON MANQUANT

RELEVÉ SUR NANTES 44 – Paroisse Notre Dame de la Fosse

x le 31 janvier 1792 Dispense 2 bans

de Jacques Nicolas Barthélémy **BOUROLLE BOUROTTE** 31 ans o à Rhèges, département de l'Aube domicilié à La Chapelle-Launay (44) fs de † Nicolas et Anne MAURY (x 25.02.1754 Rhèges)

ET Marguerite Renée **MARGUERIE** 26 ans o à Nantes (44) paroisse St Nicolas et domiciliée à Nantes paroisse Notre Dame de la Fosse fa † Pierre Marie négociant et † Françoise MÉTAYER.

Bénédicte REIGNER-TROUDE A. 2124

Georges-Henri MENUET A. 624

RÉPONSES

RAPPEL : Merci de respecter les consignes suivantes :

- UNE SEULE QUESTION PAR FEUILLE 21X29,7
- ÉCRIVEZ AU RECTO SEULEMENT
- PATRONYMES EN LETTRES CAPITALES
- RAPPELEZ L'INTITULÉ (NUMERO ET NOM) DE LA QUESTION À LAQUELLE VOUS RÉPONDEZ
- INDIQUEZ VOS NOM, PRÉNOM ET NUMÉRO D'ADHÉRENT SUR CHAQUE RÉPONSE

15.025- LEGUET-LEGUAY-LEGUAI

Complément réponse

SCIEUX Françoise † 26 fructidor an XII Engente 55 ans épouse LEGUAY Didier

SCIEUX Nicolas 45 ans fs de † Nicolas et de † LEBORT Marguerite x y 15.05.1748 à BEAUVOIR Simone 29-30 ans domiciliée à Soulaines fa de † Jean Nicolas et MOUGOT Marguerite

SCIEUX Nicolas † y 23.10.1752 témoin BEAUVOIR Nicolas beau-frère

B REIGNER-TROUDE A.2124

15.031- JOUSTRARD-JOUTRA(S)

Pas trouvé JOUSTRARD Jacques avant 1622-1633 Ery le Châtel. Actes parcourus de 1610 à 1633 les actes écrits en latin sont illisibles. Rien trouvé sur cette famille

Yves CHICOT A.2302

15.032-JEANNET-ERNY

JEANNET Pierre o 14.01.1871 Chavagnac Cantal †

15.07.1905 Troyes fs de François o 16.12.1838 Venduvre et RENAUD Marie o 1842 Vieillespesse Cantal x 20.06.1896 Troyes à ERNY Julie Jeanne o 13.06.1872 St Ouen Seine St Denis † 1905/ dont JEANNET Luce Eugénie o 04.04.1897 Troyes † y 18.09.1976 x y 14.06.1919 à BOURGEOIS Lucien Alfred o y 18.12.1895

Yves CHICOT A.2302

15.033-MOSDIER-MODIER

MODIER Marie Madeleine o 23.05.1781 Maraye en Othe † y 24.01.1847 fa de Pierre † y 07.03.1829 et LAGOGUÉ-LAGOGUEY Marie Reine † y 18.03.1793 x y 28.09.1829 à HAILLOT Pierre Félix o y 16.12.1776 vf fs de Jean Baptiste † y 11.05.1814 et GUILLEMIN Anne Louise † y 20.03.1781

Jeannine FINANCE A.2091

Réponses arrêtées au 11.02.2016

Jeannine FINANCE A.2091

Précision d'identité

L'an mil huit cent huit le trente septembre heure de huit du matin par devant nous Jacques Tabutaut, maire et officier public de la commune de Brienne le Château

S'est présenté Moyse Jacob domicilié en cette commune depuis le premier de ce mois mari de Catherine Lazard sa femme lequel a déclaré conserver le nom de Jacob pour nom de famille pour prénom celui de Moyse et a signé avec nous

Moyse Jacob

Tabutaut

Le même jour

Par devant nous maire susdit s'est présenté Catherine Lazard femme de Moyse Jacob susnommé qui a déclaré conserver le nom de Lazard pour son nom de famille et celui de Catherine pour prénom laquelle a déclaré ne savoir signer de se enquire

Tabutaut

Au même instant le dit Moyse Jacob cy devant dénommé a déclaré qu'il a pour enfants les susnommés Lazard, âgé de vingt-trois ans, absent de son domicile, Anselme âgé de vingt ans, Adelle âgée de dix-sept ans, Salomon âgé de quatorze ans et demi, Mathias âgé de onze ans, David âgé de neuf ans, Léon âgé de sept ans, conservant leurs prénoms et conservant pour nom de famille celui de Jacob

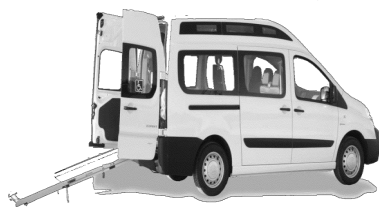
De laquelle déclaration le dit Moyse Jacob a requis acte et a signé avec nous maire susdit, le dit jour trente septembre mil huit cent huit

Moyse Jacob

Tabutaut

Patrick GRENET A. 1980

Lionel Transport de Mobilité Personnes à Mobilité Réduite



Service pour personnes handicapées,
personnes âgées,
convalescents après hospitalisation.
Pour tous déplacements, rendez-vous, courses,
sorties, excursions,...

Véhicule climatisé et aménagé.

15 rue du Cortin Roy - 10800 Isle Aumont

06 07 31 29 32

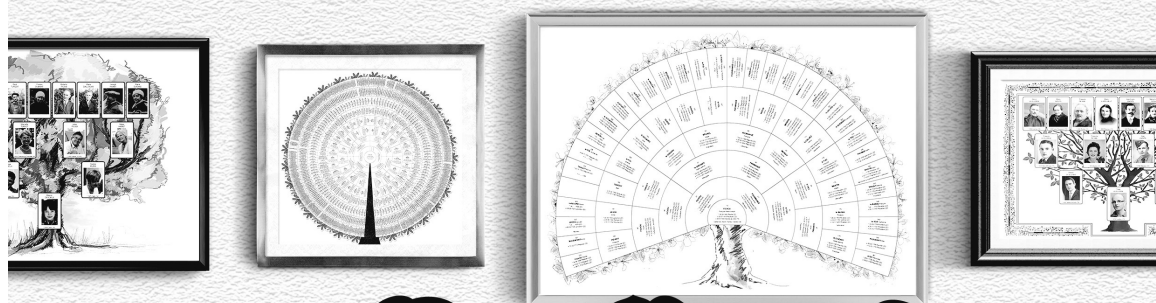
Fax : 03 25 41 91 03 contact@lionelmobilité.fr

Le meilleur pour votre généalogie

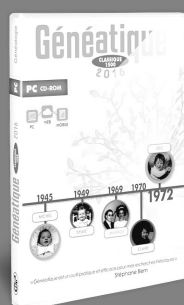
Généatique 2016

**PERSONNALISEZ
VOS ARBRES GÉNÉALOGIQUES**

ADHÉRENTS
Mise à jour
Avec
réduction supplémentaire



PARTEZ À LA CHASSE AUX ANCÊTRES AVEC LE MEILLEUR DES OUTILS !



OFFRE SPÉCIALE ADHÉRENT

139,95 €

95 €

En tant qu'adhérent, votre association vous permet
d'acquérir Généatique 2016 Prestige en coffret
à un prix préférentiel. Rendez-vous sur :

www.geneatique.com/asso

et introduisez le code de remise suivant

REDUCASSOGENEA

(Vous utilisez déjà une ancienne édition de Généatique Prestige ?
Bénéficiez d'une réduction supplémentaire, plus d'informations sur le site)

Pour en savoir plus, rendez-vous sur :
www.geneatique.com



